

Luc Delfosse

Contes pour adultes et enfants

Contes et Nouvelles



éditions
DIDRO

COLLECTION CARACTÈRES MOBILES

Contes pour adultes et enfants

Luc Delfosse

Contes pour adultes et enfants

Contes et Nouvelles

COLLECTION CARACTERES MOBILES


éditions
DIDRO

Du même auteur

- L'homme qui avait été amoureux ou Qu'y a-t-il de plus beau qu'un chapeau ?* – Nouvelles – Gutenberg XXI^e siècle, Paris, 1999.
- La pomme qui n'avait pas été croquée* – Roman – Gutenberg XXI^e siècle, Paris, 2000.
- Le Carrousel de Ludovic* – Nouvelles poétiques – Gutenberg XXI^e siècle, Paris, 2001.
- Diaboline ou la femme de quarante ans* – Roman – Éditions Didro, Paris, 2002.
- Contes pour adultes et enfants* – Contes et Nouvelles – Éditions Didro, Paris, 2003.
- Contes à l'envers* – *Contes et Nouvelles* – Éditions Didro, Paris, 2004.
- Contes de la Saint-Valentin* – Contes et peintures de l'amour – Éditions Didro, Paris, 2005.
- À la recherche d'Amal* – Conte philosophique – Éditions Didro, Paris, 2006.
- Paula* – Peintures affabulées et Fables pittoresques – Éditions Didro, Paris, 2007.
- Hands of the Mona Lisa* – Love stories – Éditions Didro, Paris, 2008.
- Le Cou Blanc de Lili* – Roman – Éditions Didro, Paris 2009.
- Elle voulait ressembler à Marilyn* – Fable romanesque – Éditions Didro, Paris 2010.
- La Caisse des Monuments Hystériques* – Roman – Éditions Didro, Paris 2011.
- T'es trop belle pour être moche* – Fables, Contes, Nouvelles tintinnabulées, Poésie – Éditions Didro, Paris 2012.
- Dis ? Tu l'as mis où ton cœur ?* – Fables, Contes, Nouvelles, Poésie – Éditions Didro, Paris 2013.
- Le passé n'aura duré qu'une minute* – Fables, Contes, Nouvelles-Minute, Poésie – Éditions Didro, Paris 2014.
- Émilie ou Le Sens de la Désorientation* – Fantaisie, Conte, Nouvelle, Poésie – Éditions Didro, Paris 2015.
- Les Mémoires d'un Cœur d'Artichaut* – Roman – Éditions Didro, Paris 2016.
- A Russian Love* – Novel – Éditions Didro, Paris 2017.
- The Man Who Had Been Looking For Love* – Novel – Éditions Didro, Paris 2018.
- Quand mon cœur fait boum* – Roman – Éditions Didro, Paris 2019.
- L'homme qui avait été amoureux / The Man Who Had Been In Love* – Nouvelle, Short Story – Éditions Didro, Paris 2020.



Édition DIDRO
B.P. 209 – Rue de la Réunion – Villejust
91941 Courtabœuf CEDEX
© Luc Delfosse
ISBN : 978-2-36087-003-5
Dépôt légal : avril 2020

À Jean-Marie Lamare,

À Jean-Baptiste, à Romain, à Quentin, à Valentin

Contes pour adultes et enfants

« Il n'est qu'un luxe véritable, et c'est celui des relations humaines »
Antoine de Saint-Exupéry

Contes pour adultes et enfants

Une vie de chien

« C'est Saint Roch et son chien ... »

Locution italienne

Canicure était un chien heureux. Il avait eu tous ses vaccins, même les plus dangereux. Il était né dans la rue, à Paris, Quai des Innocents. Il avait, bien sûr, un pedigree en bonne et due forme. Ses acquéreurs, Madame et Monsieur Obermann, avaient dû déboursier la coquette somme de dix mille euros pour l'obtenir. Une telle somme ne se trouvait pas sous le pied du chien. Alors, un prêt avait été consenti par la BEA, la Banque Européenne des Animaux. Ce signe extérieur d'amour extrême de la gent animale résonnait dans leur tête comme un tic-tac. Il revenait tout à trac dans toutes leurs conversations. C'était leur tactique pour éloigner les parasites. Comme un coup de trique. Chez eux, on peut même dire que c'était devenu un tic.

Bien qu'il ne portât ni collier, ni masque, Canicure était un chien élégant. La lecture, alors qu'il n'était encore qu'un tout petit chiot, de la fable du loup et du chien, l'avait rendu complètement allergique aux colliers. Évidemment, au début, cela avait posé un problème pour la neutralisation des puces. Alors, pour se rendre sur le marché voisin, il passait une robe couleur puce. Comme pour combattre le mal par le mal. Mais d'autres moyens de protection devaient exister. On pourrait même faire appel à la psychanalyse. En effet, de nouvelles théories, à tendance scientifique, affirmaient que les puces, chez les chiens, c'était psychosomatique. À cette époque-là, Madame Obermann était montée sur ces grands cheveux, d'une propreté inattaquable, elle ne voulait pas les couper :

- Autant affirmer, disait-elle, que les poux, comme les hiboux, sur les genoux des ornithophiles, comme les cailloux, dans les poches du petit poucet, eh ! bien, autant dire que les poux, chez les humains, c'est psychosomatique.

À propos de poux, Canicure était tellement choyé par son double-maître, Madame et Monsieur, qu'il en devint vite anthropomorphique.

Il poussa cette faculté jusqu'à avoir des poux. Il était par ailleurs, cas exceptionnel, totalement insensible aux tiques. À ce stade, rendons grâce à Madame Obermann. Elle refusa toujours d'exploiter commercialement cette double rareté, qu'elle disait être une qualité spécifique de Canicure. Elle n'en fit part à personne. Il n'était pas question de montrer dans les cirques, ou sur les champs de foire, un chien dont le pedigree avait coûté tant d'argent. Elle entendait déjà hurler, avec horreur et indignation, et en clignant des yeux, ces crieurs du spectacle des rues :

- Approchez, approchez, braves humains, n'ayez pas peur des parasites, venez admirer un chien exceptionnel, avec poux et sans tiques !

Ça, elle ne pourrait le supporter.

Elle ne voulait pas non plus exposer la pauvre bête aux tracas des hommes de science. Elle n'était pas encore centenaire. Bref, il ne fallait pas secouer les puces de son chien pour y chercher des poux dans sa tête. Alors, pour le défendre, sa maîtresse gardait sans cesse, outre ses boucles, la puce à l'oreille.

Canicure arborait toujours des vêtements griffés ou dégriffés, à quatre épingles. (Cela dépendait du pressing et du budget couture disponible.) Il était brossé et peigné régulièrement. Mieux entretenu qu'une voiture de luxe, il se rendait, deux fois par semaine chez le coiffeur, où on changeait sa couleur. On avait tout testé chez Canicure : la couleur poux-de-soie, le beige anti-pigeons (entendons par là, anti-rejets naturels de ces volatils abhorrés par Madame Obermann.) Quand, il y a de cela plusieurs années, Madame Obermann emmenait encore, certains dimanches, Canicure à la messe (elle avait pour ce faire, obtenu, grâce à sa piété exemplaire et ses généreuses donations, une autorisation spéciale du curé de sa paroisse), le coiffeur réalisait des prouesses. Il traitait et peignait les poils de la tête de Canicure un à un, et avec une telle passion que notre animal faisait l'admiration de tout le quartier. Les fidèles

ne trouvaient rien à redire à la présence dans l'église du plus beau représentant des mammifères carnivores fissipèdes et digitigrades. Canicure ressemblait alors à l'une de ces superbes canéphores du monde antique. Madame Obermann lui faisait d'ailleurs porter sur la tête, préalablement disposés dans une corbeille, les objets du culte. On ne sait si c'est ce zèle de sa maîtresse, ou tout autre chose qui tapa sur le système canin de Canicure. Quoi qu'il en fût, malheureusement, cette passion du coiffeur prit fin. Un dimanche de Pâques, après avoir sagement écouté une œuvre de Bach savamment adaptée pour l'oreille canine par un musicien complaisant, en entendant le tocsin sonner, Canicure se mit à hurler. Une malencontreuse erreur de programmation de l'ordinateur qui contrôlait habituellement les cérémonies religieuses avait provoqué ce regrettable incident. Au lieu de la toccata initialement prévue, ce fut le tocsin. Canicure ne put le supporter, c'en était trop pour son extrême sensibilité. Il créa, dans sa fuite, un tel remue-méninge, que le curé et Madame Obermann durent, de concert, se résoudre à priver Canicure de la messe. Le royaume qui nous est promis, dit-on, vaut bien une messe, mais, insista l'homme d'église, on ne peut l'échanger contre un chien qui, tout à coup, peut se prendre pour un âne débâté au beau milieu du culte, une vraie débâcle.

Mais revenons à l'élégance de notre chien.

En principe, le paticure de Canicure venait lui faire ses griffes tous les jeudis après-midi. Chien mâle, Canicure ne mettait pas de vernis à ongles. Il ne portait pas de châle non plus. Pendant quelques temps, lorsqu'il allait encore à l'église avec sa maîtresse, il avait cependant couvert sa tête. Mais, bien sûr, le service des ongles en couleur existait pour les femelles les plus soucieuses du détail, celui qui séduit la gent canine. Canicure ne se déplaçait que pour les traitements spéciaux, lesquels exigeaient un matériel complexe. Par exemple, lorsque Madame Obermann voulait calmer les ardeurs du chien courant qu'était Canicure, elle demandait à ce qu'on limât ses griffes façon patte de tortue. Si, à

l'inverse, Canicure devait participer, contre les meilleurs lévriers, à des compétitions de vitesse, on lui appliquait la technique réservée, en principe, aux casoars casqués. Les nouvelles technologies, jointes à l'ajout, dans l'alimentation quotidienne de Canicure de produits, non pas dopants, mais de soutien, faisait merveille. Un jour, lors d'un meeting au cynodrome, emporté par son élan et sa vigueur, propulsé par ses pattes aux griffes de sprinters, Canicure perdit la course, alors qu'il menait d'une bonne truffe : il se trompa de direction à la patte d'oie.

Au cours de ces dernières années, la psychologie de l'être humain avait fait de tels progrès qu'un grand nombre d'instituts de beauté animale avaient ouvert leurs portes. On y poussait loin l'amour de nos amies les bêtes. Par exemple un centre tout récent et très spécialisé, « La caravane passe », proposait, rue Marcel Proust, toute une palette de soins spécifiquement étudiés pour les chiens de garde. Aux produits très sophistiqués utilisés pour exciter la bête, on associait toute une étude psychologique profonde et personnalisée de son caractère. En fait, c'était un programme complet développé pour l'animal patient et qui le suivait tout au long de sa vie. Ainsi, on obtenait d'admirables résultats.

Canicure était parfumé. Ainsi, il ne sentait plus rien. Qu'une belle femelle vînt à passer, il n'était pas, comme un vulgaire chien naturel et mal élevé, à tirer sur sa laisse. Ses possesseurs s'étaient refusé de le faire dresser. Ils lui avaient fait donner, sans affectation, une bonne éducation. Comme pour l'achat du pedigree de Canicure, ils n'avaient pas lésiné sur les moyens. Ils avaient contracté un deuxième emprunt. Monsieur Canivore, le directeur de la BNA, les avait rassurés. C'était un excellent placement pour l'avenir. (Pour l'avenir de qui ? Allait-on faire parader Canicure, avec des rubans dans les poils de sa tête ?) Selon eux, un chien bien éduqué se comporterait correctement sur les trottoirs de la ville. Il ferait honneur à ses maîtres. Le prêt en poche, ils choisirent parmi les meilleures écoles pour chien de race. L'école se nommait « Libres

Canins de Dog Hill ». Au cours des trois premiers mois, Canicure s'y rendit tous les jours ouvrables. Heureusement, ses maîtres bénéficiaient du nouveau système des 29 heures et 29 minutes de travail hebdomadaire réservé aux membres de la fonction publique. Chaque jour, ils purent, à tour de rôle et à plein temps, accompagner Canicure à ses cours. En outre, leurs chefs de service respectifs étaient accommodants. Enfin, ils avaient pris leur carte du *Mouvement pour la Sauvegarde des Animaux Domestiques*, ce qui, grâce au vote d'une nouvelle loi à caractère social, suggérée par le ministre Mulot, leur octroyait une heure et demi de temps libre supplémentaire par semaine.

Mais revenons à notre chien rassasié de culture.

Canicure consommait toutes sortes de mets frais : viande de bœuf non folle, os de poulets élevés en liberté (les poulets, pas les os), os de pigeons tirés en toute liberté, un vrai repas de matin. Une seule entorse était faite à cette règle : lorsque ses propriétaires partaient en congé. La plupart des locations, en ce temps-là n'acceptaient pas les animaux de compagnie, même si les maîtres promettaient de ramasser les étrons que leurs chienchiens pourraient oublier sur la voie publique. C'était une autre époque, sans cœur. Pendant deux semaines, Canicure restait alors sagement attaché au pied de son lit, avec, à sa disposition, toute une série de boîtes d'aliments pour chiens. La liste des conservateurs utilisés apparaissait clairement sur les boîtes, afin que Canicure restât bien informé. Pas question de lui faire courir le moindre risque. Un employé d'une maison animalière, *Puce-Étisque-École-Et-Grammes*® (Marque déposée), passait tous les jours pour ouvrir les boîtes et donner de l'eau canine à Canicure. (Ceux qui ne sauraient pas ce que c'est que l'eau canine pourront se reporter utilement aux ouvrages disponibles en la matière. Précisons rapidement qu'il s'agit d'une eau divine, antivirale, venue de Chine. De nos jours, presque tout vient de Chine.) En outre, pour détendre leur chien, M. et Mme Obermann avaient souscrit auprès de la société animalière l'option « caresses ». Le programme incluait

alors un laps de temps appelé « mignardises ». En fait, le préposé canin se contentait de tapoter légèrement la tête de Canicure, en gage de mimi, ses mains gantées les protégeaient lui, et le bestiau (comme il disait par devers lui), des parasites et des infections. Le nombre de tendresses manuelles effectivement prodiguées étaient enregistré sur un compteur spécial relié en temps réel au téléphone portable des propriétaires.

Ces pets-de-loup exemplaires regrettaient, uniquement pour des raisons de budget limité, de ne pouvoir offrir à Canicure les services d'un traiteur pour chien. C'eût été l'idéal pour un toutou qui n'habitait pas les beaux quartiers mais avait reçu une éducation digne de ce nom. Un tel traitement comprenait la venue d'un maître d'hôtel, il présentait les mets à la pauvre bête, esseulée pendant les congés. Si un tel investissement avait été possible, pour sûr qu'il aurait grandement contribué à parfaire l'éducation et le bien-être de Canicure. C'était l'avis de Madame. Monsieur n'avait émis aucune réserve dans une lettre qu'il avait adressée à Madame depuis un centre de repos où elle l'avait expédié pour son bien être à lui aussi. Cette lettre lui donnait du crédit auprès de son épouse.

Mais revenons à notre chien gâté.

Canicure fumait. Au début, il avait roulé ses cigarettes. C'était l'époque où les Obermann ne roulaient pas sur l'or. Mais, depuis quelques temps, il fumait des blondes, un tabac américain venu de l'ouest.

Mais revenons à l'éducation de notre chien.

Canicure ne fréquentait pas les estaminets ni les brasseries populaires. Il se rendait régulièrement dans les salons de thé de sa race. Son lieu préféré était un local baptisé « Le chien de race qui fume ».

Mais revenons à notre chien cloué au pied du lit.

Depuis quelques temps, on pouvait se procurer les boîtes d'alimentation dont bénéficiait Canicure dans une chaîne de magasins spécialisés. Il s'agissait d'une nouvelle race d'hypermarchés où l'on s'était efforcé de rassembler tout ce qui pouvait entrer dans l'univers sacré des animaux domestiques. Comme toujours, les concepteurs de ces grandes surfaces étaient partis d'une idée simple : les humains ne reculeraient devant aucun sacrifice pour attirer les bonnes grâces de ces nouveaux dieux vivants qu'étaient redevenus certains animaux domestiques. Dès l'Antiquité, un certain nombre de nos amis les bêtes avait déjà bénéficié de telles expériences : le chat par exemple. Le cas du taureau posait problème. Sa femelle avait été domestiquée. Lui, pas vraiment. Dans l'arène, il lui arrivait même de vaincre. Peut-on déceler, dans cette inégalité, biologique, le premier symbole d'un sexisme millénaire ?

Mais revenons à notre chien abandonné.

Il n'avait pas à se plaindre. Il n'était pas le seul dans ce cas. Cette année-là la SPA n'avait pas pu répondre à toutes les demandes d'asile. Une multitude d'animaux, sacrés lors de leur achat, avait dû être sacrifiée. Parmi ceux qui échappaient au massacre beaucoup refusaient de se nourrir. Hors périodes de congés, Canicure avait droit, chaque jour, à deux promenades de deux minutes. Trois les dimanches et jours fériés. C'était un chien de la ville. Il n'enviait pas ses congénères de la campagne. Comme eux, il faisait ses besoins là où bon lui semblait. Canicure coulait donc des jours heureux. Jusqu'au jour où, sur les conseils d'amis caniphiles, ses maîtres décidèrent de l'emmener prendre une consultation chez un psychiatre. Pas n'importe quel psychiatre bien sûr. Celui recommandé par des relations membres de la Société Psychiatrique des Animaux.

Monsieur et Madame Obermann habitaient Daubervilliers. Ils prirent rendez-vous chez le Docteur Hannibal Lave-La-Tête-Et-Les-Poux-En-Douceur. Dans les pages qui suivent, et pour la commodité du narrateur, nous le nommerons, plus simplement, Docteur Lavelatête. Il faisait partie d'une ancienne famille de praticiens patriciens dont la spécialité première avait été de soigner les éléphants. Mais, à force de se tromper (il avait eu recours à des thérapies exotiques utilisant le chat et la souris), Hannibal s'était reconverti sur le créneau moins risqué et plus rémunérateur des chiens. Ce dernier type de carnivores avaient besoin d'un grand nombre de soins réguliers.

Le cabinet du docteur était situé dans les beaux quartiers. La liste d'attente était immense. Canicule serait encore épargné pendant quelques mois. Mais le jour de la consultation finit par arriver. Psychologiquement, M. et Mme Obermann avaient soigneusement préparé Canicule. Grande toilette. Vêtements sobres, mais élégants. Pilules apaisantes. Repas du matin complet, équilibré.

D'après la montre de Madame Obermann, ils attendaient depuis 29 minutes et 29 secondes dans la salle d'ennui lorsque l'assistante du docteur, une très jolie jeune femme que Madame Obermann trouva quelconque, beaucoup trop maquillée, les fit pénétrer dans le cabinet de consultation baptisé « salle des divans ». Il y avait des coussins partout par terre. Elle semblait avoir été conçue pour ne recevoir que des chiens de hauts dignitaires. Ce détail ne manqua pas de flatter Madame Obermann. Un laquais nommé Ulak, vêtu d'une livrée à la turque, faisait le pied d'homme chien-grue devant une porte située légèrement en retrait par rapport au mur du fond, mur qu'il ne fallait surtout pas franchir. Une inscription le précisait. Ulak restait en faction lorsque le docteur recevait des chiens courants.

Après un laps de temps que Madame Obermann estima à nouveau à 29 minutes et 29 secondes, le Docteur Lavelatête pénétra dans la salle, suivi, à deux pas, par la jeune femme un peu moins maquillée qu'une demi-heure plus tôt, aux cheveux en désordre, à la jupe froissée et décousue. « Le docteur a dû lui faire la leçon » pensa Madame Obermann. S'observant devant le grand miroir du cabinet, la jeune femme réajusta rapidement sa jupe et son corsage. « La leçon du suçon a été courte » pensa Canicure. Rien n'échappait à l'œil de lynx de Canicure.

L'assistante dévouée, réajustée et légèrement démaquillée alla chercher, sans la moindre hésitation, dans l'un des petits tiroirs de classement d'un secrétaire en bois acajou, la fiche où figuraient déjà la photographie et les informations de base que Madame Obermann avait communiquées en renvoyant le formulaire d'inscription de Canicure. Il était précisé que toutes les informations transmises avaient un caractère hautement confidentiel. Le docteur vérifia la ressemblance entre la photographie et Canicure. Sur le cliché, Canicure était particulièrement élégant. Il portait la raie au milieu du crâne, comme il était de mode dans les années trente. À son cou sans collier était joliment suspendu un nœud papillon blanc. Pour s'assurer qu'il n'y avait aucun dédoublement de la personnalité, le docteur fixa l'animal droit dans les yeux. Puis il demanda à ce qu'on lui présentât Canicure sous un autre angle. Notamment de profil. Enfin il parcourut la fiche attentivement.

Le silence était impressionnant. Canicure promenait son regard de chien pas battu sur la tristesse de l'assistance qu'on aurait cru publique. Lui seul semblait s'amuser. Pour éviter tout risque de schizophrénie canine, solennel, le docteur, plein d'esprit, se décida à fendre le silence.

Madame Obermann, née Crocs-Acérés, prit la parole. C'était une petite femme, très volubile, dont le front étroit était surmonté par une sorte de chignon mal ficelé. Ses yeux, très petits, imposaient le silence à M. Obermann, son mari devant Dieu et les chiens. Elle débuta ainsi sa réponse quasi exhaustive :

- Nous l'avons pris pour faire plaisir à notre fils unique. Le petit chéri se prénomme Caniphobe.
- Pardonnez-moi, interrompit le docteur, votre chien s'appelle Canicure ou Caniphobe ? C'est très important.
- Il s'appelle Canicure, Caniphobe est le prénom de notre fils. Il a environ huit ans. L'un de mes arrières grands-pères s'appelait Caniphobe, il était gardien de chenil. Nous avons voulu, mon mari et moi, - pas vrai Souffre-en-Silence ? interpella-t-elle son époux -, honorer la mémoire de mon aïeul.
S.e.S (Souffre-en-Silence) acquiesça.
- Pardonnez-moi, interrompit à nouveau le docteur, votre mari se prénomme Souffre-en-Silence ? C'est très important, vous savez.
- Non, c'est moi qui l'ai surnommé ainsi, le lendemain de nos noces, il y a environ huit ans et neuf mois, après avoir consommé notre mariage en une fois. Je lui avais proposé un forfait.
- Ah ! vous me rassurez.

Madame Obermann poursuivit :

- Je dois dire que c'est un chien parfait. Très propre. Il a un seul problème, la pauvre bête... Il fait pipi partout dans l'appartement. Mais notre plombier a installé des canalisations spéciales, pour un écoulement sûr et rapide. Nous sommes à peine incommodés par les odeurs d'urines. D'ailleurs le vétérinaire lui a prescrit un diurétique très efficace. Sinon, il n'aboie presque jamais, sauf durant la messe et à la pleine lune. Ces nuits-là, il hurle à la

mort. On croirait un loup. C'est très beau. On dirait justement une version de « La mort du loup », version revue et corrigée. Canicure a peut-être été traumatisé par nos voisins du dessous qui, une nuit, sont venus hurler à notre porte. Une des canalisations avait cédé. On suppose que nous avons donné à Canicure, mon mari et moi, chacun de notre côté, par inadvertance, bien sûr, sa dose hebdomadaire de diurétique. Le résultat de cette double dose accidentelle fut une inondation. Nos voisins, veuillez noter qu'ils n'ont pas d'animaux, je crois qu'ils ne les aiment pas, de vrais sans-cœur, ont crié au déluge. Ils ont réussi à réveiller Canicure. La pauvre bête n'a pas pu refermer l'œil gauche ou même le droit de toute la nuit. Heureusement, depuis cette douloureuse affaire, les Saint d'Esprit, nos anciens voisins récalcitrants, ont déménagé. Il valait mieux pour eux. Nous avons porté plainte. Et tous nos autres voisins, des gens admirables pour la plupart, nous ont largement soutenus.

- Je vous remercie pour tous ces précieux détails, Madame. Monsieur Obermann, voyez-vous quelque chose à ajouter ?

S.e.S fit « non » de la tête.

Le Docteur Lavelatête installa alors Canicure sur le divan des Souffrants. Il lui retira tous les vêtements pour chien que M. et Mme Obermann avaient cru bon de lui faire porter pour se rendre à la consultation.

Le docteur commença ainsi : Ouah, Ouah, Canicure répondit aussitôt (on voyait bien que c'était un chien bien élevé) :

Ouah ! Ouah !

On note au passage que là où le docteur avait utilisé des virgules, Canicure avait fait usage de points d'exclamation.

- Que lui avez-vous dit ? interrompit Madame Obermann.

Le Docteur Lavelatête lui fit comprendre qu'elle devait rester coi.

Il poursuivit : Ouoh, Ouoh,

Le chien ne répondit pas.

Comme vexé, le docteur recommença : Ouoh, Ouoh,

Toujours pas de réponse.

Madame Obermann trépignait d'impatience.

- Alors ? Docteur...

- Je ne vous cache pas que le cas est grave et plutôt rare. Un chien qui ne répond pas à une interpellation simple du type « Ouoh, Ouoh, » pose problème. Il a un blocage. Une sorte de rage silencieuse.

- Bien sûr, vous avez la solution...

- Je prescris tout d'abord une cure de canithérapie à la mer. Si nous obtenons un premier résultat, encourageant, je vous conseillerai alors de l'envoyer dans un fitness club pour chien. L'un de mes amis vient d'en ouvrir un de très haut cani-veau. Il est ultramoderne, et pour vous rassurer, les chiens peuvent faire leurs besoins à tout moment, en pleine aisance, et en toute sécurité pour tous. Mais nous n'en sommes pas là. Tout ceci est un peu coûteux, je l'admets, mais cela vaut la peine d'essayer.

La cure eut lieu. Mais, le comportement de Canicure ne changeait pas. Tous les Ouho ! Ouho ! du docteur restaient sans réponse. Les séances du fitness club ne permirent aucun progrès. Si, elles obligèrent le couple à pratiquer d'énormes ponctions sur leurs économies. À côté, des ponctions lombaires auraient paru indolores. Puis on emmena Canicure au cirque. Tout se déroula très bien. Un seul incident, sans conséquence majeure, se produisit. Quand les clowns se présentèrent en habits de fourrière, curieusement, Canicure voulut s'élancer sur la piste. Monsieur Obermann eut toutes les peines du monde à le retenir. On ne sait s'il voulait mordre les clowns ou en finir avec la vie de chien qu'il menait depuis quelques temps.

Les mois passèrent. L'été revint. La canicule s'installa. L'état de santé mentale de Canicure ne s'était pas amélioré. Toujours pas de réactions. Pourtant, les économies s'envolaient. Il fallait en finir. Madame Obermann en informa pudiquement le docteur. Il comprit.

C'était la dernière séance. Le film touchait à sa fin. Heureusement, car les époux Obermann étaient cette fois-ci en plein dénuement. Ils avaient investi, lui silencieusement, elle, avec bruit, et force publicité auprès du voisinage, des sommes folles, en fait, presque toutes leurs économies. Ils étaient prêts à contracter un nouvel emprunt mais ils ne trouvèrent aucun organisme prêteur. Le dernier établissement sollicité, « La Fourmi Notre Amie », était sur le point d'accepter le dossier Obermann/Canicure. Le courtier posa une ultime question : « Canicure savait-il chanter ? » Madame Obermann crut bon de répondre par l'affirmative. Elle ajouta même que Canicure, du temps où il était encore admis à l'église, chantait la messe en soliste. Cette précision dérouta le conseiller financier de la FNA qui fit machine arrière toute. Il actionna une sirène qui fit hurler Canicure, l'entretien fut interrompu et jamais repris.

Le bureau du docteur semblait vide. Son assistante était absente. Il ne les fit pas asseoir. Il tendit une enveloppe à Madame :

- Je vous remets entre les pattes d'un de mes amis, le Docteur Lavelatêtedesépouxenprofondeur. J'espère qu'il saura relever le défi.

On note que, pour la première fois depuis le début des séances, le docteur se permettait un écart de langage, certes bénin. Certains pourraient y voir un lapsus lingue. Eh ! bien non, c'était un jeu de mots. Il vit que Madame Obermann n'avait pas apprécié le choc des mots. Alors, tout en croisant les doigts, il se reprit :

- Je voulais dire : « Je vous confie à un docteur, est-ce bête ? de mes amis. Il a mis au point une méthode basée sur le jeu de l'oie. Il habite à Grasse, c'est un peu loin, je l'admets. Mais j'ai toujours eu foi en lui ».
- Est-ce que vous croyez, Docteur, que Canicure pourra supporter le trajet.
- Jusqu'à ce jour, il a supporté tant de choses... Mais, de toute façon, ça n'a pas d'importance puisque ça ne le concerne pas. C'est vous que j'envoie en consultation recommandée chez ce confrère.

La surprise de Madame Obermann fut grande. On s'en doute. Elle trouva cependant la force de répliquer. Ses lèvres tremblaient. Elle ne parlait plus, elle aboyait. Son mari se tenait coi. Il avait des yeux de chien battu. Canicure se léchait tranquillement les babines.

- Mais Docteur, après tout cet argent que nous avons dépensé, c'est votre unique réponse ?
- Non. Ma réponse est que vous n'aimez pas votre chien.
- Mais Docteur, nous n'avons plus d'argent pour nous faire soigner.
- Pour votre mari, ça n'a pas d'importance (quelque chose avait-il de l'importance ?), il n'a pas besoin de séances. Libérez-le. Simplement. Pour vous, il ne vous en coûtera rien. Le traitement est remboursé par la Sécurité sociale.

Visite au parc anthropologique

« Ils ne mouraient pas tous mais tous étaient frappés »

Jean de la Fontaine

*« Borné dans sa nature
Infini dans ses vœux
L'Homme est un dieu tombé
Qui se souvient des cieux »*

Lamartine

*« Le plus inquiétant était qu'il n'avait pas peur. La peur, au moins, l'eût
guidé vers une planche de salut »*

Jack London

Visite au parc anthropologique

C'est bien connu, les animaux aiment aller au Carnaval. Mais, ce jour-là, le singe proposa à ses amis de se rendre au nouveau parc anthropologique. Ce jardin d'acclimatation venait juste d'ouvrir ses portes, et de refermer ses grilles sur des hommes et des femmes mis à nu. Certains individus étaient isolés. D'autres avaient été réunis ou séparés, selon qu'à la ville ils fussent restés célibataires, mariés ou divorcés. Les regroupements ou séparations de couples ou de familles avaient eu lieu juste après la Grande Catastrophe. Un insecte virulent, confiné jusqu'alors en laboratoire virtuel, et porteur d'une bactérie IH (de son nom latin *Interfectorem Hominum*), avait réussi à s'échapper de sa boîte à malice. Il s'était envolé depuis un terrain d'aviation laissé trop longtemps sans observation, s'était reproduit à grande vitesse, en un lieu tenu secret par les animaux. Puis, à la vitesse d'un avion supersonique, mis à la retraite, il s'était alors répandu urbi et orbi, selon les mots ultimes prononcés par le dernier souverain pontife ayant voulu donné sa bénédiction à ses frères philanthropes. Presque tous avaient été anéantis, à la vitesse de l'obscurité, dont le regretté Albert Einstein n'avait pas eu le temps de trouver la formule. Si cela avait été le cas, l'humanité unie aurait pu, à coups de grands investissements en recherche médicale et spatiale, inventer un vaccin. Mais, à l'impossible, nul n'est tenu. Les anthropiens ne moururent pas tous, mais presque. Car il est une loi bien connue du monde des savants : « toute catastrophe, si violente qu'elle soit, épargne toujours quelques individus. » Aussi, un certain nombre d'hommes et de femmes, avaient survécu à la bactérie IH. Les animaux, tous indemnes et tous porteurs sains de la bactérie, appelèrent les survivants hominiens, *les mithridates*, sauvés par une muse bienveillante, *Immunitas sine*. Après la quasi extinction du Règne humain, les épargnés, avaient été recueillis par les bêtes les plus sensibles. Dans un premier temps,

pour les protéger de l'appétit insatiable des plus voraces d'entre eux, les nouveaux maîtres de la Terre, avaient embarqué tous les épargnés à bord d'une grande arche, baptisée par certains, *L'Écureuil*, et par d'autres, *La Défense*.

Quand le singe et ses amis arrivèrent aux abords du parc, une grande agitation régnait. Quatre femelles : deux pandas, une éléphant et une tigresse conversaient en faisant la queue devant les guichets du bercail. Une femelle hippopotame, connue pour ses assoupissements, avait même interrompu sa crise journalière de bâillements. Les moutons de Panurge étaient venus, ils étaient tous là pour voir la future maman. Un événement rare était annoncé. Une femelle humaine du parc allait donner naissance, en principe, ce jour, à un bébé d'homme et de femme, un vrai, qui, pour la première fois, allait naître en captivité. Les animaux étaient surexcités. De nombreux vétérinaires allaient assister leurs confrères médecins, véritables docteurs es humanités. Le parc ne pourrait pas accueillir tous les curieux. Aussi, l'accouchement aurait lieu en direct, filmé par des caméras de la chaîne FAC (Free Animal Chanel). La FAC en avait acquis les droits pour la somme, jusque-là jamais atteinte, de deux milliards de dollars tigrés. Ce nouveau type de spectacle remplaçait les jeux du cirque, il clouait des millions de fanas devant toutes sortes d'écrans, géants, domestiques ou personnels, aux définitions colorées de reflets bleus de plus en plus puissants.

Les spéculations allaient bon train : serait-ce un petit garçon ou une petite fille ? Toute la communauté scientifique animale espérait une fille. La raison d'un tel choix ? Il ne restait plus qu'une centaine de couples humains encore vivants dans les parcs anthropologiques. Depuis déjà plusieurs décennies ils ne se reproduisaient plus. Les hypothèses les plus avariées avaient été émises. Celle qui semblait la plus plausible en cette année 666 du Monde des animaux libres était la suivante : les humains, ou plutôt les quelques rares spécimens qui subsistaient, préféraient la liberté aux relations sexuelles. En effet, il avait fallu, grâce à une nouvelle

méthode révolutionnaire de conception du vivant, assistée et subie par ordinateur, provoquer artificiellement, et musicalement, un véritable rut chez une femme, pour qu'une certaine nature masculine reprît ses droits et ses travers pendant quelques trop courts instants. Des experts en musicologie humaine avaient préconisé la diffusion programmée des quatre concertos de Vivaldi pour essayer de recréer un cycle vital chez ces êtres encore vivants. Ils avaient perdu, après la Grande Catastrophe, leurs racines, leurs derniers instincts et tout ou partie, selon les individus, de leurs ultimes gènes culturels. Un choc musical pouvait permettre, toujours selon les experts, de récupérer les désirs et les réflexes de reproduction. En outre, on pourrait peut-être, par la même occasion, retrouver la partition disparue de codes spécifiquement humains. Alors, les singes se disaient qu'ils seraient en mesure de repérer, d'isoler puis de se greffer génétiquement les quelques pour cents de gènes qui leur avaient toujours fait, cruellement ? défaut, par rapport aux hommes. Ils avaient hérité d'eux le feu, l'informatique, le mensonge, les statistiques, mais pas la folie (sauf quelques bovins tremblants, et encore, ce ne fut qu'un accident, que dis-je, un incident, provoqué par certains égarements de la chaîne alimentaire.) (Se doutaient-ils que la folie pouvait surgir d'une simple manipulation d'un nombre limité de gènes additionnels ?)

La musique avait des vertus dynamisantes, sportives, guerrières ? Elle avait autrefois servi à distraire les hommes, à les faire se déhancher parfois, dans des mouvements qui n'étaient pas sans rappeler les rapports les plus intimes des êtres vivants. Mais les animaux, dans leur ensemble, avaient décidé de tenter l'expérience. On avait donc logiquement débuté le test par Le printemps. Aucun résultat probant. Cependant certains cobayes du groupe, parmi les plus proches du dernier génome inhumain, avaient commencé à ressentir, et à montrer, des impulsions sexuelles, certes limitées, très intermittentes, mais des impulsions tout de même, irraisonnées, donc réelles. L'été, époque propice, très chaud

pourtant cette année-là, n'apporta guère plus d'engouement sexuel chez les individus qui avaient été sélectionnés. Curieusement, ce fut à l'automne qu'on entrevit un petit espoir. Est-ce parce que c'est la saison préférée de certains poètes ? On ne le saura jamais. On ne peut pas tout expliquer. Même quand on est un ATS (Animal Tellement Supérieur), habitué aux recrutements. Toujours est-il que les danses allègres du premier mouvement furent suivies par une somnolence bienfaisante née du breuvage alcoolisé à base de pommes qu'on avait mis à la disposition des couples sélectionnés pour la reproduction. Cette habile combinaison, appuyée par de belles images du temps où l'amour et la haine régnaient encore entre les êtres humains, avait d'abord incité les hommes, actifs lors du test, à se mettre en quête du paradis perdu et jamais retrouvé. Certains étaient même partis en chasse. Comme dans le troisième mouvement de l'automne. Alors, à l'hiver, toujours bercées et stimulées par la musique baroque d'un prêtre, roux comme un renard, d'un homme d'église qui savait tout sur les émotions humaines, ou presque, alors les femmes redevinrent femelles. L'allegro « ma non molto » les firent répondre aux avancées masculines, avec des positions libres, non encore conquises par les hommes. À nouveau ces hommes, les derniers, souriaient aux femmes. Le soleil n'était plus vert. À l'écoute du largo, ils se mirent à pleurer. Doucement. Etaient-ce des larmes d'amour ? (On consulta les crocodiles.) Puis, à l'approche du nouveau couple banni, mais réuni, ils crièrent leur joie, même si des cages les privaient de cette liberté qu'ils avaient tant chérie et tant gaspillée. Le troisième et dernier mouvement de l'hiver vivaldien s'achevait. Alors, pour que la nature biologique reprit activité et efficacité, comme cet ancien volcan qu'on croyait éteint, les ébats amoureux, cachés et sans débats, furent précédés par la flûte du dieu Pan, dite flûte de la nuit op. X N° 2, désenchantée. Ils furent accompagnés par un dernier mouvement, un léger va-et-vient, celui du concerto « L'amoroso ». En Mi Majeur.

Par ailleurs, contrairement aux idées si modernes du XXIème siècle, la plupart des spécialistes en communication humaine, science réservée à quelques initiés du monde animal, avaient estimé que le tournage en direct des ébats amoureux de ces ultimes représentants de l'espèce *homo sapiens sapiens* pourrait avoir des effets négatifs, voire nocifs, et ruiner les espoirs que l'on fondait encore sur la capacité de survie et de reproduction en circuit télévisé fermé de ces derniers survivants. Ils craignaient qu'une trop grande promiscuité avec les caméras ne vînt à bloquer les mécanismes de communication et partant, ceux de la reproduction humaine. Malgré les sommes considérables qui avaient été offertes par les grand réseaux de zoo-communication, les hommes politiques étaient prêts à se ranger à l'avis des anthropologues avertis. Mais, un sondage discret et secret, les en avait dissuadés. Dans sa grande majorité, les animaux câblés voulaient assister à l'événement. Les hommes n'avaient-ils pas filmé la naissance en direct de milliers d'animaux ? Leur soif d'échange virtuel s'était enflée au détriment de la véritable communion, celle qui, près du frêne des origines, avait donné naissance à la vie. Ceci étant, pour être très juste, il convient de préciser que le ralentissement de la communication entre terriens humains avait commencé bien avant la Grande Catastrophe. Bien qu'ils eussent reçu la visite pacifique de E.T., être exceptionnel venu d'ailleurs leur apporter un message de sagesse, ils s'étaient vus progressivement imposés par leurs dirigeants, leurs heureux élus, des barrières visant à empêcher des effusions par trop abondantes, des entraves à la circulation des personnes, à la transmission des idées jugées pernicieuses. Bien sûr, c'était uniquement pour le bien public que les amoureux ne se bécotaient plus sur les bancs publics, que la Terre n'offrait plus aucun spectacle, que la correspondance du Ciel de Baudelaire avait cessé.

Les femmes, grâce aux révolutions scientifiques qui n'en finissaient pas de faire tourner la tête des plus sages, soutenues par des évolutionnistes

de tous poils, avaient progressivement renoncé aux joies et aux douleurs de la maternité. Elles n'enfantaient plus. Même les nations jusque-là ultra-conceptrices avaient adopté, sous la menace, ou par appât du gain, les dernières technologies de libération du corps de la femme. Le clonage, issu des egos tous égaux, était une nouveauté qu'on avait su également exploiter au mieux. Des voix célestes et contraires s'étaient élevées. Elles prétendaient que les techniques du vide communicant ne libéreraient pas totalement la femme. Elles lui ôtaient seulement un très grand bonheur, celui de l'enfantement. (Les techniques du vide communicant, ou TVC, étaient les mots par lesquels la communauté scientifique internationale avait désigné les techniques anti-biologiques du vivant.) À l'opposé, les tenants de ce vide productif innovant affirmaient que c'était la plus grande révolution qu'ait connue l'Humanité depuis ses origines...

Les leaders, têtes bien pensantes, bien intentionnées, guidés par l'amour de leurs administrés, avaient encouragé et cautionné toutes ces avancées. Pour ce faire, ils avaient utilisé une méthode qui avait largement fait ses preuves, le confinement généralisé. Il consistait en ceci :

1. On pouvait mourir en toute impunité, sans parlementer, à condition de le faire chez soi. Mourir publiquement, même d'aimer, était formellement interdit. Pour limiter l'hystérie collective, on avait également limité le nombre de participants admis aux enterrements, derniers spectacles autorisés. Ceux qui n'avaient pas voulu obtempérer avaient été suivis à la trace par des applications numériques de plus en plus sophistiquées, où les algorithmes s'en donnaient à qui mieux mieux.

2. De même, le contrôle des naissances fut réglementé : le parlement vota alors, comme un seul homme, l'interdiction aux femmes, et donc aux

couples amoureux, d'enfanter extra-muraux (c'était le terme employé par opposition aux procédés *in vitro*.) On reprenait ainsi l'esprit des lois ayant prévalu à certaines périodes critiques de l'explosion démographique humaine.

3. Toute vie sociale était bannie. Pour s'assurer un contrôle absolu, les gouvernements remirent à l'honneur la bonne vieille délation, des fois que d'aucuns persisteraient à vouloir avoir des relations avec amis, voisins ou pire, pour les plus téméraires séducteurs, avec leurs voisines aguichantes.

4. Il avait fallu choisir entre la liberté bien tempérée de chacun sur clavier numérique et l'égalité dévastatrice entre tous sur grands ou petits écrans : « Un pour tous, tous pour un ! »

5. Si bien confinée, l'humanité aurait pu finir par disparaître, à l'exception de quelques rares individus pourtant non mutants. Mais elle résista, elle s'adapta. Alors on vota, tout de go, chaque jour, parfois la nuit, des lois extraordinaires : seuls les médicaments fabriqués par des laboratoires finançant les partis autorisés pouvaient être prescrits. Les jours de pluies, les décrets tombaient comme la foudre : on interdit l'homéopathie, les traités de médecines douces furent mis à l'index, les vaccins se mirent à pulluler. Seul, celui contre la bêtise ne put être mis au point. Il eût coûté une fortune. Un observateur objectif fit remarquer qu'il ne fallait pas dépenser des sommes colossales pour réduire la stupidité puisque l'imbécillité humaine donnait une parfaite idée de l'infini.

Malgré toutes ces mesures de contrôle et de répression, des hommes et des femmes courageux continuaient à se battre. Ils entraient dans des réseaux sociaux clandestins. Ils voulaient conserver leur humanité, c'est-à-dire leur liberté de parole confisquée par les journaliers. D'ailleurs, avant qu'elle ne disparût totalement, savait-on vraiment quand cette fameuse humanité avait vu le jour ? Les anthropologues ne distinguaient plus ses traits les plus caractéristiques.

Mais je vous parle d'un temps que les moins de deux cents ans ne peuvent pas connaître. Aujourd'hui, Montmartre est désert, les Champs Élysées aussi. Un savant fou, soutenu par le politiquement correct, allait s'employer à mettre au pas les plus récalcitrants.

La Grande Catastrophe, la GC comme l'appelaient les animaux, avait eu lieu, pour le bonheur de nos amis les bêtes, deux siècles plus tôt. Comme le déclin progressif de l'humanité n'avait pas alerté suffisamment les autorités compétentes, et semblait même, à certaines d'entre elles, encore trop lent, - allez savoir pourquoi... -, un savant génial, le Docteur Follehaine, avait mis au point des mini-bombes nucléaires d'un genre tout à fait spécial, dans un laboratoire perdu au milieu du *Désert de l'Inculture*, désert virtuel apparu au XXIème Siècle en même temps que les tours de béton. Ces petites merveilles, - les machines infernales, pas les tours -, dérivait de la conception des bombes à neutrons. Elles avaient le pouvoir de ne détruire que les hommes. Elles épargnaient les bâtiments et les êtres vivants autres que les humains. Les connaissances disponibles en biologie avaient atteint un tel niveau, que les radiations non violentes émises lors des explosions ne tuaient que les 2% de gènes totalement humains. Les singes, notamment les chimpanzés, avaient donc été totalement épargnés lors de la dernière guerre mondiale organisée par les nations désunies, baptisée « guerre à outrance des bien-pensants contre les méchants différents. » Ils avaient aussitôt pris la place des hominidés supérieurs. Ils étaient redevables de ce miracle à la SIPA, Société Internationale Protectrice des Animaux de l'époque, qui avait exigé, et obtenu, des plus hautes instances mondiales, et des administrations domestiques les plus fermes, que les ondes de choc destructrices des bombes ne s'attaquassent qu'aux seuls êtres humains. En effet, il avait été clairement établi que la surpopulation terrestre était constituée uniquement par *homo sapiens sapiens* et les animaux de compagnie. La faune et la flore sauvages avaient été pratiquement anéanties sur l'océan des calamités inévitables par les demi-dieux de la Planète Bleue.

Seuls les animaux domestiqués pour leur consommation apparaissaient en grand nombre.

Peu avant que le Docteur Follehaine, fameux bricoleur, eût réalisé de façon irrémédiable le premier exemplaire de ces bombettes psychopompes, certains disciples d'Allah, de Jahvé et de Jésus s'étaient alors accordés puis associés. Plusieurs siècles après leurs prophètes et patriarches respectifs, ils avaient tenté *quelque chose*. D'autres pasteurs, avec rage, avaient également lutté. Un autre savant, devenu fou, prétendait avoir découvert un vaccin pasteur-pacifique. Mais la Grande Catastrophe n'avait pu être évitée. Le plus triste était qu'elle était due, d'après les rares témoins dont les cris avaient été enregistrés et écoutés par les animaux versés dans l'électronique, à une erreur de manipulation, même pas génétique. On murmurait donc que c'était cette manie qu'avaient prise les cybernautes de cliquer en permanence sur des claviers non musicaux qui était à l'origine de la GC. Quelqu'un avait appuyé sur une touche non isolée. Personne n'aurait pu dire, si l'accident avait été le fait d'un homme de ménage qui n'avait pas ménagé sa peine, ou de toute autre personne munie d'un badge. Quoi qu'il en fût, la réaction en chaîne avait eu lieu. Les humains étaient tombés comme des mouches, piqués par la tsé-tsé ? une véritable chasse à l'homme. Quelques gardiens des parcs zoologiques étaient morts en ouvrant des cages. Les animaux en avaient profité. Une fois la liberté retrouvée, ils avaient libéré leurs frères et sœurs. Les singes, toujours eux, avaient ouvert la cage aux oiseaux.

Les animaux s'étaient alors retrouvés seuls. Enfin presque. Les grandes catastrophes ne détruisent jamais totalement la vie. Même celle des humains. La vie est plus forte que la mort. Quelques irréductibles humains avaient survécu.

Certains animaux savants avaient alors tenté d'expliquer ce phénomène. Ils apportèrent leurs contributions au cours de conférences qu'ils donnèrent dans des cirques pour initiés. Ils attribuaient ce miracle au fait que, peut-être,

les homo sapiens sapiens survivants étaient biologiquement plus proches des bêtes que de leurs propres congénères. Les animaux avaient tous lu '1984' de George Orwell.

Une autre hypothèse avait cours. C'était que les rescapés de l'aventure humaine étaient des individus dans la vie desquels l'amour avait toujours joué un rôle primordial. Certains avaient, sans trêve, tourné leurs regards vers Dieu, avec sincérité. Ils avaient aidé leurs prochains du mieux qu'ils avaient pu. Pour étayer cette thèse on citait fréquemment le miracle de cette sœur qui avait survécu, sauve et saine à l'une des premières explosions atomiques de l'Histoire. On croyait se rappeler que c'était dans une île du soleil levant. D'autres humains s'étaient tout simplement aimés.

Mais nous nous égarons. La période, dite historique, était achevée. L'ère penta ternaire ou post-humaine ou néo-animale venait à peine de commencer.

Bien que l'on pût opposer aux pentecôtistes nouvelle formule, que dans une ultime tentative pour sauver les hommes et leurs compagnes, l'Esprit saint s'était manifesté une fois encore, la disparition d'Homo sapiens était quasi totale. Elle allait bouleverser l'environnement. Les anciens animaux domestiques étaient devenus civilisés. Par exemple, dans un premier temps, le CSA (Conseil Supérieur des Animaux) avait condamné toute expérimentation humaine. Pour que cette interdiction soit respectée, le CSA avait la haute main sur un système audiovisuel de contrôle. Il avait également imposé le respect des quelques animaux encore sauvages. Ces derniers, même malades de la peste, ne criaient plus haro sur le baudet. La chasse avait simplement repris sa fonction de régulateur naturel. Depuis qu'un film de Jacques Tati avait ridiculisé

l'un de leurs pseudo leaders, les partis politiques dits écologiques avaient disparu. Le principal protagoniste s'était volatilisé dans sa vieille guimbarde empruntée aux héros malheureux de La Route au Tabac. Les cliniques vétérinaires avaient remplacé les hôpitaux. Seuls les établissements psychiatriques avaient été fermés. Les animaux libres ne connaissaient pas la folie. Même les bovins étaient épargnés. Ils étaient tout bêtement retournés dans les vertes prairies arrosées par des pluies non acides. Toutes les pollutions s'étaient envolées au-delà du trou d'ozone. Point de rage non plus, ni de myxomatose. Adieu aussi la fièvre alcoolique du samedi soir.

Les êtres humains survivants étaient une espèce protégée par l'État. Aussi une seule clinique anthropomorphe avait été ouverte.

Au plan économique, une devise unique, le dollar tigré, avait cours forcé. Cela avait permis d'éviter les spéculations tant prisées par les sociétés humaines disparues.

Du point de vue religieux, un seul culte, mais suprême, était rendu au Dieu unique des animaux, baptisé Noé par ces derniers. L'idée avait été empruntée à des révolutionnaires qui en avaient fait l'expérience deux siècles et demi avant la Grande Catastrophe. Les églises avaient toutes la forme d'une grande arche, ce qui s'avérait être bien commode pour les espèces les plus haut perchées, notamment les éléphants dont les défenses avaient pu reprendre, grâce à l'arrêt du commerce de l'ivoire, le cours normal de leur croissance, mais aussi pour les corbeaux, lesquels avaient été très utiles lors du déconfinement d'après déluge. Ils avaient également rendu bien des services lors de la dernière explosion de coésite polymorphe, une pandémie à haute pression sociale qui avait été comme un signe avant-coureur de la tragédie humaine finale. On l'avait baptisée Coésite, comme d'autres appelle des jolies femmes Cannelle car elle reproduisait chez les malades le chemin symptomatique du quartz,

pression artérielle haute -température élevée - temps de propagation ultra rapide. Enfin, lors des cérémonies mystiques, certaines proches du vaudouisme, les corbeaux se montraient âpres au gain pour faire rentrer du grain dans les caisses de l'État vorace, voleurs comme une fruitière, - aurait écrit Zola.

Le problème d'une langue internationale s'était d'abord posé en termes humains et donc scientifiques. Mais on s'était rapidement aperçu, parmi l'intelligentsia animale que la difficulté majeure résidait dans la communication inter-espèces. On avait alors abattu les tours du babillage politique pour faire une large place aux cris de chaque classe.

Revenons à cette naissance tant attendue. Chez les animaux, on souhaitait donc une fille. Plusieurs raisons à cela. D'abord, chez un grand nombre d'espèces, la femelle, qu'elle ait l'esprit religieux ou non, dominait le mâle. Par ailleurs, de vieux dossiers usés d'universités d'été avaient été retrouvés. Certains faisaient état d'études sérieuses et avancées sur la parthénogenèse humaine. Ces études avaient été reprises par les animaux savants. L'interdiction des expérimentations humaines émise initialement par le CSA avait été levée. Mais, en aucun cas les femelles humaines examinées ne devaient être traumatisées par les examens et prélèvements auxquels les scientifiques procèderaient.

Au cas où une fille naîtrait, cela permettrait d'envisager au moins la survie des femmes. Mais accepteraient-elles de vivre sans les hommes ?

C'était ce type de questions que les scientifiques se posaient. Pendant ce temps, les commentaires des visiteurs du parc anthropologique allaient bon train :

Où pacager le bébé sans qu'il boudât le culte suprême ?

Et si c'était un garçon ?

Avait-on choisi le prénom ?

Etait-ce vraiment pour aujourd'hui ?

Serait-ce une naissance sans violence ?

Serait-ce une naissance multiple (cela arrivait parfois lorsque la femme n'avait encore jamais enfanté. On sait que les fécondations difficiles aboutissent parfois à ce type de miracle.)

Le père pouvait-il et allait-il assister à l'accouchement ?

Devait-il porter un masque, se laver les mains à tout bout de champ ?

Y avait-il encore une sage-femme en ce monde ?

L'accouchement aurait-il lieu dans l'eau de la piscine ?

Le bébé allait-il pouvoir être allaité par sa mère, ou lui donnerait-on du lait de vache, de chèvre ou de brebis ?

D'autres questions avaient un caractère nettement plus intellectuel :

Quel serait le signe astrologique du ou des bébés ?

(On devait faire grand cas de l'astrologie chinoise)

Les animaux auraient-ils de l'ascendant sur lui ?

Avait-on pensé à préparer son thème astral ?

Un prêtre de Noé serait-il présent ?

Comment la musique de Vivaldi avait-elle pu provoquer une renaissance de l'instinct humain de reproduction, autre que musicale ?

(C'était une question tout à fait baroque)

Et si c'était des jumeaux, pourquoi pas un Castor et un Pollux ?

(Décidément le thème de la naissance multiple était à l'ordre du jour)

Le singe et ses amis en étaient là de leurs questionnements lorsqu'un merveilleux petit cri inattendu se fit entendre.

C'était un garçon...

Le directeur du parc fit une annonce officielle :

« En ce premier jour du mois de germinal de l'année 753 de l'ère néo-animale, à 11 heures 15 du matin, est né, un magnifique garçon, un petit de femme et d'homme. Il a des yeux couleur de feu, les cheveux longs et les dents longues. L'accouchement s'est très bien passé. Il est déjà tout équipé pour affronter les risques de la vie. Il est né cet enfant du miracle, presque divin, ce Dieudonné, avec un masque, des lunettes de soleil et une casquette de marathonnier. »

Une clameur s'éleva de la foule assemblée et chez tous les téléspectateurs. Les médecins présents furent interviewés par les media. Ces derniers firent de l'événement le titre de leurs éditions du soir. Ils relatèrent qu'au moment de la naissance, une invitée spéciale, une femelle hippopotame nommée Thonéris, s'était dressée sur ses pattes postérieures et avait appuyé sur le nœud du ruban magique qu'elle portait à son cou. Cela devait être un présage heureux pour l'avenir.

Ce que l'on garda secret, c'est que la mère, et le père, et tous les humains du parc, rejetaient le bébé. Comme si un nouveau-né porteur d'avenir ne signifiait plus rien pour des êtres vivants privés de leur liberté. Le bébé fut alors confié à une louve qui venait d'avoir des petits. On le prénomma Roméo. En souvenir de la Rome Antique ? Le bébé grandit parmi ses frères et sœurs de lait.

Pour faciliter son éducation, on s'inspira d'événements anciens survenus à l'ère historique. En effet des enfants, abandonnés de la sorte, avaient été élevés parmi des loups. D'ailleurs, à une certaine époque, l'homme n'avait-il pas été un loup pour l'homme ? Parvenu à l'âge adulte, on voulut mettre Roméo en contact avec les autres humains. Il refusa. Il alla se réfugier sur le mont Quirinal. Il parlait seul et voulait fonder une ville, la nouvelle Éternelle. Pour les beaux yeux d'une nouvelle Juliette ? (Un soir il avait fait un songe. Descendue d'un frêne, Juliette lui était apparue. Elle lui assurait une longue postérité.) Pour le

plaisir de jouer encore une fois avec le feu ? Sodome et Gomorrhe avaient été détruites. Quoi qu'il en fût, à travers Roméo, le désir inhumain trop inhumain allait faire un retour, triomphal ? éternel ? sur Terre.

Ce que le thème astral aurait révélé si l'on avait répondu au vœu émis par cet inconnu perdu dans la foule, c'est que les derniers humains prisonniers avaient, avec l'aide des animaux, engendré un nouveau dieu. Plus terrible que les anciens dieux de l'Antiquité humaine. Allait-il restituer aux humains déçus ce que les singes s'apprêtaient à vouloir s'approprier, le pouvoir de mettre la Terre entière en prison, en cage ou en liberté surveillée à coups de bracelets électroniques ? Ou bien, ce dieu tombé se souviendrait-il des cieux ? Il donnerait alors rendez-vous aux hommes dans un nouveau Paradis. Celui de la liberté ? de la fraternité ? Le pouvoir de détruire ou celui de construire ? L'héroïsme et la gloire, ou la communication et le respect de l'autre ? Les hommes disposeraient d'une autre chance. Quel usage en feraient-ils ? Mais avant cette nouvelle résurrection du pire et du meilleur, il fallait que les amours de Roméo et Juliette ne fussent en aucun cas contrariées... Roméo n'avait pas peur...

Un jour elle se compara à un hippopotame

« Nous avons refusé ce que voulait en nous la bête, et nous voulons retrouver l'homme partout où nous avons trouvé ce qui l'écrase »

André Malraux

« Ce que j'ai fait, je te le jure, jamais aucune bête ne l'aurait fait »

Henri Guillaumet cité par Antoine de Saint-Exupéry

Un jour elle se compara à un hippopotame

Depuis toujours, il lui vouait un amour brut, - brut de fonderie -, se plaisait-elle à répéter. En effet, il se parfondait littéralement devant elle. Son amour, totalement irréfléchi, presque animal, échafaudait espoirs et famille. Comme dans une légende éternelle, « sans trêve, sans repos, sans sommeil », il arpenta sa chambre de célibataire. Sans, non plus, le moindre petit morceau de calcul. Pas même une hypothèse.

Au début, il n'avait rien voulu précipiter. Un jour, c'était un matin, elle lui déclara, de façon détachée, plutôt insouciante, qu'il allait trop vite en besogne. « Oui, je suis un besogneux », lui répondit-il, en faisant, à son tour, aimablement remarquer, que cela faisait trois ans, déjà, qu'il était amoureux d'elle. (En fait, bien qu'il ne l'eût jamais vue dans sa baignoire, dès la première apparition de la belle dans sa vie, il avait été foudroyé. Elle portait une robe-poncho rose, non rayée, une parure simple qu'il n'oublierait jamais, presque un négligé.) Il ajouta, toujours à son adresse, qu'à ce jour, il n'avait rien obtenu ni volé. Même pas le plus petit des baisers. Elle avait accepté l'argument. Pour ne pas être en reste d'amabilité, il avait cru bon de renchérir « Tu sais, je ne te blâme, un simple baiser pourrait déclencher un typhon ».

Cependant, il craignait de ne jamais pouvoir la conquérir. De famille équestre pourtant, il n'était pas à cheval sur les mots, mais ses propos lui rappelaient parfois ceux de la jument verte. En tout cas, elle serait sa plus noble conquête, lui, sa possession. Il était prêt à donner son royaume des cieux pour des yeux comme ça, pour ce regard de biche à la douce myopie.

Bien que cela n'eût aucun sens, par tous les saints du paradis, il se promettait de l'emmener, bientôt, au carnaval des animaux. Il jouerait la Bête.

Elle serait la Belle. C'était là sa fantaisie. Il attendrait, patiemment, ce jour où elle verrait en lui, sans le moindre artifice visuel, et sans aucune correction optique, le fameux prince charmé. C'était, d'après lui, le seul avatar masculin que les femmes acceptaient. Quant aux métamorphoses féminines, quoique multiples, elles n'étaient jamais irréversibles. C'était peut-être la raison pour laquelle il baptisait et rebaptisait son adorée à tout venant. À ce jour, elle avait répondu, successivement, et avec succès, aux appellations tendres mais non contrôlées de :

“ Mon petit grain de céréale ”

“ Mon plus haut fantasme ” (pourtant, sans être petite, elle n'était pas grande.)

“ Ma petite reine ” (il n'est pas aisé de savoir ce qu'il entendait par « Petite reine » : faisait-il allusion à une charmante grenouillette ? à une pomme qu'il n'avait pas encore croquée ? à un petit vélo qui sur les pentes sinueuse de son cerveau ? à une véritable princesse ? Il y a fort à parier qu'il ne le savait pas lui-même.)

“ Ma petite locomotive ”

“ Ma clarinette ” (c'était son côté Melo femme)

“ Ma Perpette ”

“ Et, finalement, “ Ma Pépounette ”.

Parfois, mais rarement, il l'appelait “Nicotine”. C'était un autre de ses charmes souvent caché derrière une brume épaisse.

Un jour, elle fit un cauchemar. « Il l'emmenait au Carnaval. Il lui demandait sa main. Curieusement elle acceptait de la lui donner ... » Donner ou prêter ? (Prêter n'est pas donner.) En fait, ce jeu de mains, jeu de vilains ? était une véritable demande en mariage. Aussitôt, quittant son habit de prince charmé, il avait extirpé de sa poche un parchemin intitulé : « Les dix commandements de la femme moderne ». Elle avait lu, horrifiée :

« Femme acidulée,

Tu ne ressembleras pas à un hippopotame
Par jour, tu ne fumeras pas plus de deux paquets de cigarettes
Parjure, tu ne seras pas
Au restaurant tu iras
Tu auras droit à un petit morceau de chocolat avec ton café et ta clope
Le soir, accompagnée tu sortiras
Pour échapper à l'horreur tu te maquilleras
La nuit tu ne bâilleras pas d'ennui avec lui
Tu ne seras pas pauvre, avec ou sans Job
Tu ne feras plus d'enfants
Tu seras vierge ou martyr ».

Le mariage signifiait-il métamorphose obligatoire de l'un des partenaires ? de l'autre ? ou des deux ? Si l'un était l'ange, l'autre faisait la bête. Ou bien, la bête qui sommeille en l'homme se réveillait-elle après la nuit de noces ? Le taureau entrait dans l'arène ? Phèdre accusait Vénus.

Elle finit par se réveiller. En sursaut. Lui, il était encore en train de lire. Mais elle eut beau explorer, fouiller, fourrager dans les draps, elle ne trouva aucune trace du parchemin tauromachique. Alors, mais alors seulement, elle lui raconta son rêve, étrange. Encore pénétrée d'angoisse, elle l'interrogea du regard, qu'elle avait, on le sait, si beau. Naturellement, il nia être à l'origine de tels commandements, même dans un rêve. D'ailleurs, elle savait très bien que seul Dieu avait pouvoir d'envoyer des commandements. Tel Moïse sauvé des eaux, il ne pouvait être mouillé dans cette affaire. À bout d'arguments, il s'écria :

« Tu ne vas pas te ranger aux côtés d'Oenone et faire toute une tragédie pour un mauvais rêve... »

Pour l'apaiser tout à fait, il lui écrivit aussitôt un poème sur vélin d'Angoulême et lui offrit une BD du Chat.

À quelques temps de là, préoccupée, elle voulut mettre son amour, non pas, en questions, dans sa poche, mais à l'épreuve. Non pas à l'épreuve des balles. Ni à celle de la balle (comprenez, le voyage). Mais tout simplement à l'épreuve. Pour cela, lui fallait-il un tube à essai de rouge à lèvres ? Non. Alors, au risque de les déformer, elle ouvrit largement ses jolies lèvres, et, au téléphone, elle bâilla. Elle bâilla comme un bâillon qui aurait été mal ajusté, ou comme un masque sanitaire à l'épreuve des virus. Puis, elle se compara à un hippopotame. Elle prenait un risque ? En principe, non, puisque l'amour qu'il lui vouait était du type aveugle. Cependant, elle fut prise de remords. Elle pensa : il va me trouver horrible. Et, comble de malchance, elle avait égaré sa trousse de maquillage. Alors, pour effacer l'horreur, elle prit son antidote favori : café-clope. Naïvement il lui demanda pourquoi elle se comparait à un cheval de rivière. Dans son for masculin intérieur, en cas de métamorphose, il l'aurait plutôt imaginée en hippocampe. Ne serait-ce que pour la courbure, coupable ? de ses reins. Quoi qu'il en fût, il la trouvait toujours belle, même quand elle bâillait. C'est ce qu'on appelle de la logique amoureuse.

À sa question, elle répondit :

- Mais enfin, mon amour, il faut absolument arrêter cette crise de bâillement. C'est pire que la clope...
- Je ne suis pas d'accord. Ca n'est pas pire que la clope.
- Ah ! bon ?
- La clope, tu le sais, c'est ce qu'il y a de pire. Adieu liberté. Mais ne t'inquiète pas, je ne vais pas discourir sur ce sujet déjà jauni par la nicotine. Et puis, de toute façon, si un jour tu devais devenir un adorable petit hippopotame femelle, peu m'importe, si tu m'aimes... moi aussi je me métamorphoserai. Dieu réunit les hippopotames qui s'aiment.

Il ne fit d'ailleurs aucune allusion à l'hippocampe femelle. Une telle pensée, pour aboutir à la mutation de la belle en bête, devrait encore incuber dans une poche de sa mémoire.

En tout cas, elle sortait victorieuse de l'épreuve. Lui aussi. Il avait battu le doute. Elle était de plus en plus, on l'aura deviné, sa Pépounette adulée, pas acidulée pour un soul de sa propre voix. Elle ne savait pas à quel point elle l'était, adorée. C'était son secret à lui. Son jardin. Parfois son temple des solennités. Les cierges y étaient remplacés par des cigarettes à la verticalité surprenante. Il ne fallait point mégoter. Aduler une Pépounette ! C'était tout un programme. Grosso modo, cela consistait à l'observer, à la dérobée ou en plein jour, à la nuit tombée, sous la clarté des étoiles, dans le train ou dans l'avion, à Moscou ou à minuit. À midi ou sur les Champs Élysées, à dessein. Dans les couloirs de bus, ou sur la plus belle avenue de son monde à lui. Vêtue de son ultime robe Givenchy, ou chaussée de ses baskets préférées. Aduler Pépounette, c'était se laisser dériver, avec elle, sur les flots de l'amour courtois, sur un ton badin, quand un petit morceau de son temps, qu'elle dévorait, s'échappait. Comme un électron. Libérée de sa prison. Alors un dialogue enjoué s'installait entre leurs deux êtres, spirituels ? De bonne grâce, pour quelques moments, elle abandonnait son écran.

Courtiser Pépounette, c'était comme sucer, en cachette, un bonbon acidulé. C'était un sucre d'orge, dans la gorge de Nanette. (Pour ceux qui ne connaîtraient pas Nanette, qu'ils sachent seulement que c'est un personnage de fiction amoureuse et que ce beau prénom permet une rime avec cachette et Pépounette.)

Quand, à l'improviste, comme le font souvent les femmes, elle raccourcissait ses cheveux châtain, sa vénération atteignait, avec génuflexion, un sommet élevé des Alpes savoyardes.

Pépounette était une enfant de la balle. Elle en avait conservé de jolis bras semi-potelés comme les bols en céramique des échoppes touristiques, et un sourire de trapéziste envolée. Quand elle ne bâillait pas, elle faisait des bulles, papales ? pour éviter de se faire de la bile. Ou alors, elle jouait aux boules. Ou à l'anneau de Boole. C'était sa composante mathématique. Ou bien encore, elle travaillait l'aspect de son Verbe. C'était son côté biblique, ludique, évangélique. L'unique objet d'admiration quasi-béate qu'il ne pouvait définir était le sourire de sa Pépounette. Qui n'a pas eu la chance de le croiser ne sait pas à quelle profondeur un tel sourire peut conduire un plongeur ou un spéléologue. Peut-on parler de vertige ? Même les vierges, avec ou sans mari, ne pouvaient égaler ce sourire. Côté martyres, pouvait-on évoquer le sourire ? Seule, une certaine Joconde attirait les foules des musées. Mais lui, il était fasciné par Pépounette. Elle était hors concours. Entre deux bâillements, elle lui rappelait les héroïnes de Corneille. Un jour, après une dispute qui ne pouvait durer, elle lui jeta :

« Va, je ne te hais point... »

Alors il n'en finit plus de se forger des chimères... « Je l'aime, m'aimerait-elle ? et si l'on s'aimait ? Je ne peux imaginer la vie sans elle, Je saurai la séduire... »

Bien que ni l'un ni l'autre n'eussent suivi les cours de l'Ecole des Chartes, ils se proposèrent, au cas où leurs vies s'accorderaient, d'écrire un papier sur l'aménagement des rayonnages et autres tablettes de leur futur logis. Ainsi, leurs conceptions opposées du rangement des idées, dans leur tête ou dans les livres, pourraient trouver une terre d'accueil commune, un accord quasi musical.

Un autre jour, au téléphone, elle lui déclara :

« Chéri, aujourd'hui, je suis complètement décalquée »

Aussitôt il accourut. Il ne l'avait jamais vue, ni même imaginée, décalquée.

Décalquée, elle était somptueuse. C'était comme si son double et son triple lui apparaissaient. Mais il y avait plus. C'est alors qu'il perçut, derrière son triple, un personnage nouveau, petit, mais imposant. On eût dit un... mais oui, il n'y avait pas de doute, un bébé ... hippopotame... Impressionnant...

Le calque révélait un nouvel être. Utopie ou réalité repoussée ? Elle avait été singée ?

À quelques temps de là, ils se rendirent, un dimanche où les heures non chômées, et supplémentaires, et complémentaires, et nocturnes, soutenues par le café-clope, n'avaient pas complètement épuisé Pépounette, ils se rendirent donc dans un parc animalier. Le tableau des tarifications indiquait que l'entrée était gratuite pour les petits hippopotames accompagnés et tenus en liesse.

Il demanda deux tickets. Au moment où Pépounette bâillait, avec un large sourire, le préposé à la billetterie annonça :

- Pour vous, Mademoiselle, l'entrée est gratuite.
- Ca paiera ma glace au café-clope se réjouit la belle.

Ni elle, ni lui ne prêtèrent la moindre attention à celle, délicate, du préposé.

Ils débutèrent la visite par l'enclos du loup et de l'agneau. Le loup dormait. L'agneau était absent. Peut-être le loup l'avait-il déjà dévoré ? La chèvre de M. Seguin gambadait légèrement à l'écart. La grenouille et le bœuf étaient en pleine conversation... Le corbeau était en négociation avec le renard. Il devait lui céder un fromage contre une leçon. Près d'un hippophaé un hippogriffe sommeillait. En cas de réveil, et d'attaque soudaine de cette fabuleuse bête sur la personne de Pépounette, son galant se voyait déjà désigné par le sort : il était confirmé dans son rôle de chevalier servant.

Pépounette fumait. Lui, il était perdu dans son rêve. Ils poursuivirent leur visite. La cigarette s'éteignit. Le rêve prit fin. Alors il crut vivre un cauchemar, le sien à lui cette fois-ci : Pépounette avait disparu !

Il eût beau crier, crier, Pépounette, pour qu'elle revînt. Il eût beau dessiner son corsage, invoquer sa robe fétiche, rien n'y fit. Tout à coup, il entendit des rires. La foule s'était précipitée près d'une plage aménagée pour les animaux, et, jusque-là, désertée.

Ce qui, en fait, provoquait le rire de la multitude, c'était de voir une superbe femelle hippopotame vêtue d'une robe rose. Elle était assise, élégamment, près d'une crique de la plage, le dos contre un baobab. Elle fumait une cigarette et semblait ingurgiter un breuvage sombre. Elle arborait un sourire magnifique. Était-ce la Joconde, enfin identifiée ? La belle Ferronnière ? Était-ce Mathilde, revenue, jamais partie ? Non. Lui seul avait reconnu Pépounette, sa Pépounette. Il ne voulait pas réfléchir. Il voulait mettre fin à son cauchemar, celui qui venait d'interrompre cruellement sa promenade jusque-là romanesque. Il comprit aussitôt qu'une seule solution s'offrait à lui. Esclave de son amour, il tint sa promesse d'un jour. Il revêtit son plus beau costume et se transforma, pour rejoindre sa rutilante, en hippopotame.

Elle put alors vérifier que son amour, à lui, pour Elle, avait la force, la beauté et un côté animal qui la séduisait. Définitivement ? Infiniment ?

Allaient-ils ainsi former un autre duo ? Bien qu'ils eussent perdu leurs défenses, ils semblaient sortis tout droit de la grande Arche de Noé. Tel un nouveau couple mythique ? Fondateur ?

On finit par les baptiser. Puis par les marier. Il est impossible de décrire l'émotion qu'il ressentit, lorsque, enfin, après des années d'impatience, il eut droit à son premier baiser. Il faut préciser qu'elle le lui avait toujours refusé, jusqu'à ce jour de leur union sacrée qu'ils venaient de contracter.

Le mariage fut consommé avec une gourmandise réciproque. Ils auraient des petits. Elle devint sa princesse Thonéris. Il fut son Béhémoth. Au début, les habitués du parc s'amusaient de ces curieux animaux, nouveaux pensionnaires, vêtus d'humaine condition, elle dans sa robe rose, en baskets, lui dans son élégant dépareillé. Puis ils prirent vite l'habitude de venir les voir jouer, lui au gibier électronique, elle à « je-te-console-tu-me-console ». Les visiteurs du soir se régalaient de les observer : ils faisaient et défaisaient des ronds (énormes) dans l'eau, ils nageaient, de concert, en eau non trouble, ils chantaient tout en se grattant, avec une guitare, mangeaient des nourritures non rapides, dégustaient du champagne, dormaient, regardaient les programmes culturels de la télévision, lisaient les fables de Jean de La Fontaine, scrutaient leur avenir dans des boules de glace, dansaient le Rock and roll, elle, une cigarette aux lèvres, lui, à ses pieds, des allumettes de secours plein les doigts. Tout ça, tel un couple frondeur ? Seul Dieu semblait pouvoir les maîtriser...

Fin du carnaval

À suivre... à la trace... Jusqu'à la prochaine métamorphose de nos amoureux, Ils deviendront peut-être célèbres. Ils sont nés d'avoir échangé une innocente bouffée de cigarette magique. Qui sait, si dans une autre vie, ils ne se changeront pas en éléphants roses. La belle possède déjà une jolie robe de cette couleur, inoubliable aux yeux de son amoureux.

Fin de l'épisode

Comment un écrivain inconnu remporta le prix Edel-Eden de littérature

« Ce n'est pas le succès qui vous procurera le bonheur, mais l'écriture »

Jack London

*« Ainsi l'humanité, subissant, à travers les âges, l'enchantement du mystérieux
Amour, palpite à son seul nom sacré. »*

Villiers de L'Isle-Adam

« Comme ces enfants qui voulaient sauter au-delà de leurs ombres »

Plutarque

Comment un écrivain inconnu remporta le prix Edel-Eden de littérature

Il venait d'arriver à Bruxelles. Il adorait cette ville.
Comme toujours, sur la Senne, Bruxelles bruxellait.

Lorsqu'il pénétra dans la pièce, à main gauche, il découvrit un piano. Un quart-queue. Un Bosendorfer. Sur l'instrument reposaient, comme égarés, deux livres. Tout d'abord, du premier, il ne vit que la couverture, un Lagarde et Michard, le Moyen Âge. Il couvrait son second. Sur la tranche, quelqu'un avait écrit XIX^{ème} siècle. Exemplaires oubliés ?

Il se demanda où pouvaient être les autres volumes ?

Protégé par un film transparent, le tome édité du temps de son arrière-arrière grand-oncle n'avait pas vieilli. En tout cas, pas dans le souvenir de ce visiteur du soir. L'écrivain inconnu s'en saisit, il l'ouvrit, le feuilleta. Il allait le remettre sur sa case, lorsque, fou d'amour tout à coup, il tomba sur le « Livre de Messire Lancelot du Lac ». Aussitôt, il rêva d'une entrevue courtoise avec sa reine à lui, Laudine, puis d'un premier baiser. Cavalier au Lion, aurait-il droit, un jour, à cette récompense ? Il lui sembla apercevoir le visage tendre et dangereux de l'amour.

Pensif, il quitta le Moyen Âge. Contrairement au premier volume, lumineux, le second recueil avait été recouvert d'un papier opaque, comme un écuil, éclairé dans sa nuit obscure par la Lune seulement. C'était sans doute la raison de l'inscription XIX^{ème} siècle qu'il avait repéré sur la tranche. L'ouvrage était scellé. Comment l'ouvrir alors, sans que son propriétaire s'en aperçut ? Il fallait un miracle, ou une hallucination. Commençons par le miracle : à son insu, une clé USB-i compatible avec son iPhone était venue se poser sur le clavier. Sans peine il le déverrouilla. Sur son écran, il put consulter le livre. Avec émotion, il

se mit à relire Véra, la nouvelle de Villiers de l'Isle-Adam. Comme dans ce conte, son rêve allait-il devenir logique, au moins jusqu'à son réveil ? Allait-il savourer la gloire, ou le bonheur d'aimer à nouveau, bientôt, d'un amour suprême, une Ève future, sans être accusé de misogynie ? Villiers semblait avoir passé les quatre saisons de sa vie en enfer.

Tout à coup, il crut se souvenir que le maître symbolique n'était pas cité dans les Lagarde et Michard. Un oubli. Un choix ? Il abrégé sa lecture. Il prit dans ses mains l'exemplaire toujours scellé. Un livre peut en cacher un autre. Il prêta meilleure attention au graffiti sur le côté. Cette fois-ci, il lut 'XXIème siècle'. Il s'agissait en fait d'un nouveau tome de la collection. Villiers, le visionnaire, avait donc trouvé sa place, incognito, parmi les annonceurs et les développeurs d'androïdes.

À ses heures, comme tout un chacun, promeneur solitaire, notre visiteur se gorgeait de rêve. Il avait lu la plupart des œuvres couronnées par le prix Edel-Eden. Il voulait rire, comprendre, interpréter, nourrir son imagination. Il passait des heures entières avec Furetière, fouinait dans les librairies. Il flânait sur les quais. Chez les bouquinistes, il achetait des ouvrages anciens sous cellophane. Il parcourut des milliers de kilomètres de lecture. Peut-être davantage.

À force de lire, il s'isola du monde. Plus aucun signe particulier ne le déchiffrait, pensait-il. Il ne comprenait plus personne. Ou alors, il ne devinait que trop bien les quidams esseulés. Ils ne pouvaient plus communiquer, alors souvent ils chantaient, padam, padam. Comme lui, ils étaient ensorcelés. Le bateau était ivre. Surtout ses capitaines. C'était parfois l'Enfer. Le réel devenait insupportable. Cependant, comme en montagne, si le temps se gâtait, si survenait la faim de vivre caché, mais

pour de vrai, on pouvait dénicher des refuges. Par exemple, dans le sourire des autres. Plus jeune, voulant être sérieux, il avait eu recours aux forêts, à la musique, aux livres, à la peinture. Des belles étaient chassées du Paradis ? Elles y retournaient. Dès que possible. Le sauvage voyageur qu'il était les accompagnait. Pour un instant, trop court. Il avait besoin d'elles. Elles semblaient habiter la mer. Au bon moment, elles émergeaient des flots, avec elles il s'envolait dans les airs. Pour lui, le retour sur Terre était difficile. Mais il avait toujours quelques bonnes raisons de se consoler. Il rallumait sa chandelle, il prenait sa plume, un café, dans une brasserie, à Saint-Germain-des-Prés. Il y aurait encore des après, des après-midi chantants, des matins triomphants. Il se rappelait la voix de Juliette Greco, les paroles de Laura : « ne désespérez jamais de la vie. » Il n'y avait pas que de la fausse monnaie. La vie pouvait réserver de jolis nez de chat.

« Après tout, ça n'est pas grave, - se disait-il. Il nous arrive à tous de boire un peu trop de nectar. Ou beaucoup plus que prévu. Et puis, un joli flacon peut en cacher un autre. Et, de toute façon, « la vraie vie est dans la littérature ». Le virtuel était né bien avant l'informatique. Les hommes s'y étaient fourvoyés. Le grand ordonnateur avait pourtant tout préparé. Il avait même donné rendez-vous aux frères Lumière. Pour buter sur un petit bonheur, en chemin, il suffisait d'aimer. Ou d'aller au cinéma. Ou peut-être simplement de goûter à l'écriture, comme on se régale de quelques morilles cueillies à l'automne, en montagne, au milieu des sapins. L'écriture, c'était se raconter une histoire et la fixer sur le registre de l'esprit, puis sur un beau parchemin, enfin, la faire partager aux servants de l'imagination. C'était dessiner un mouton, faire revivre des contes de fées, merveilleux, pour les enfants et leurs parents. »

Il aimait les aventures, les images, les films en noir et blanc. Chez lui, les livres favorisaient la méditation, ils évoquaient le passé, jamais la nostalgie. Un peu comme une nature morte qui, soudain, se serait mise à vivre

Un peu comme la montre du peintre, ou le Château d'Ohlain, qui s'endort en hiver sur la Lawe gelée. Il aimait les films en couleur, ils rendaient les enfants gourmands. Devenus grands, ils ne voient que les couleurs, c'est leur nature. Elles constituent pour eux les épices de la vie, les joies de l'amour au quotidien. Le graveur aussi pouvait aller chercher le cœur.

Le prix Edel-Eden était rarement attribué. Il ne rapportait point d'argent. Il était souvent refusé. Pourtant il réservait un privilège rare. Inestimable. Aucune publicité n'était faite. Seuls les lauréats en connaissaient la valeur. Ils étaient avertis par des voix intérieures, elles atteignaient l'être, au plus profond. Le jury se réunissait rue de Paradis. Il ne comprenait que des anges, des collégiens, et Le Petit Prince. Pour remporter le prix, le livre devait pouvoir révéler la noblesse de l'âme humaine. Était-ce possible ?

Qui avait inventé cette récompense ? Un grand initié animé d'un grand dessein ?

Celui ou celle qui le recevait était assuré de trouver réconfort, consolation, dans l'écriture, sainte ou profane. Grâce à elle, il n'était pas nécessaire de demander à Jésus que la joie demeurât. La flamme de tous ces écrivains nés et restés inconnus n'avait pas besoin d'être ranimée. Elle devenait lumière. Elle éclairait leur vie.

L'hôte de ces lieux symboliques s'approcha du piano. Il regarda une dernière fois les livres oubliés. Il entendit la voix du Petit Prince lui demander la Lune, vieux rêve de l'Homme. À cet instant, il sut qu'il venait de remporter le prix Edel-Eden. Ève nouvelle, comme un appel de la forêt, le visage de son prochain amour lui souriait.

Le formulaire de la tendresse

*« Il n'y a jamais eu que le couple.
Dieu n'a pas créé l'homme et la femme l'un après l'autre, ni l'un de l'autre.
Il a créé deux corps jumeaux unis par des lanières de chair qu'il a tranchées
depuis, dans un accès de confiance, le jour où il a créé la tendresse. »*

Jean Giraudoux

Le formulaire de la tendresse

Il avait un immense besoin de tendresse. On eût dit un retard d'affection. Comme une faim. Une exigence. Le temps du muguet était revenu. Soudain déserté par l'amour, après une nuit passée dans sa chambre de la rue Blanche, il se mit à courir vers la petite épicerie de son quartier. L'ancien établissement des quatre saisons se nommait désormais "Au bois des Lauriers Coupés". Sur les voies, pas encore fraîches, seules quelques femmes, à moitié vêtues, certaines presque nues, proposaient aux retardataires de la nuit leurs charmes non identifiés. Le magasin n'était pas encore ouvert. Il attendit quelques minutes. Puis il se décida à tenter la chance. Il frappa les trois coups. Comme au théâtre de la vie. L'agitation de la journée devait reprendre ses droits. Une jeune fille, Michelle Mabelle, à peine sortie de la lecture du grand Meaulnes, releva soudain le rideau métallique, elle lui révéla les timides douceurs aperçues par Néron dans les yeux de Junie. Elle ouvrit. Elle sourit :

- Bonjour Monsieur, vous désirez ?
- Je voudrais un petit paquet de tendresse.
- Je suis désolée, je n'en ai plus...
- Vous en aurez demain ?
- Je crains que non...
- Pourquoi ?

- Dans notre quartier, je n'en ai plus la demande... Par contre il me reste un stock complet de misère humaine. La tendresse est devenue un produit de luxe, vous savez... Vous devriez vous adresser au traiteur de l'Avenue de la Passion.

Il suivit le conseil et, intrépide, l'espoir chevillé au corps, il se rendit chez le traiteur. La tendresse était le seul produit qui n'avait pas de prix. La vendeuse était vêtue d'une petite robe noire, bien ajustée et d'un tablier blanc où, sur le volant, on avait donné dans la dentelle anglaise.

D'après elle, la tendresse était devenue si rare qu'elle en était inestimable, inabordable. Elle était réservée à certains privilégiés et aux véritables poètes de ce monde. Cependant, elle n'eut pas le cœur de trahir la candeur du jeune homme. Elle finit par lui avouer que la majorité des tendresses proposées sur le marché de l'amour étaient artificielles. Elles étaient obtenues par synthèse, soit chimique, soit numérique.

Le printemps fit place à l'été.

Conscient, avec le temps, non seulement que tout s'en va, mais que le problème de la tendresse se posait aussi en termes de communication, l'homme seul lut tout ce qu'il put trouver sur ce thème. Il dévalisa les bibliothèques des universités les plus prestigieuses. Il découvrit le Marketing, le vrai. Il écouta les spécialistes. Il fut souvent déçu. Seul, l'un d'entre eux, Jacquou le Communicant, sut lui faire entrevoir des pistes.

Probablement parce qu'il avait lui-même beaucoup de tendresse cachée. Même quand il s'agissait d'une eau minérale. Alors, il revenait aux sources. Publicisé, sur-occupé, il savait sortir de ses bulles, braver la distance. Il était disponible. L'homme au cœur tendre décida d'explorer, un à un, tous les chemins. Son amoureuse amie Sibylline était depuis trop longtemps absente. Peut-être finirait-elle par lui envoyer un petit signe, juste un clin d'oeil ?

L'automne apporta son lot de nostalgie. Lui qui n'allait jamais consulter un médecin accepta de faire les analyses médicales prescrites par l'homme de science. Les résultats étaient clairs : la vitesse de sédimentation de ses sentiments approchait celle de la lumière, son taux de tendresse disponible atteignait des niveaux jusque là jamais soupçonnés chez l'être humain, ses besoins de douceur, de chatterie aussi, étaient immenses. Sa carence en caresses était totale. Il manquait cruellement de la gentillesse qui assouvit les âmes. Ce fut la conclusion du docteur.

Mais l'homme de science avoua qu'il n'avait pas la solution. Il prescrivit cependant une ordonnance apaisante. Son patient repoussa les médicaments anti-stress, les ersatz de tendresse à base de molécules oniriques virtuelles élaborées par un laboratoire spécialisé. Il avait pris son parti, refusa d'adhérer à ces nouveaux clubs qui proposaient des séances collectives de chaleur humaine tournante. Les séances avaient lieu dans des sortes de fours géants, climatisés, où la chaleur naturelle des corps était prélevée puis restituée aux participants sous forme psychique. Cette technique récente, ultramoderne n'avait aucun rapport avec les saunas archaïques. Elle venait d'être mise au point par un groupe de psychiatres et de médecins de l'âme en détresse. Ils avaient été aidés par des ingénieurs issus de sources biologiques et des sphères de la haute technologie. C'était très sophistiqué. Mais, selon cet homme en mal de caresses cela manquait de sagesse. La tendresse était une source d'énergie naturelle. Elle apportait la chaleur. L'inverse n'était pas vrai.

Les mois passèrent. Un matin d'hiver, froid et brûlant comme l'absence, il se présenta à l'Agence Nationale de la Tendresse. Cet organe avait été créé pour les demandeurs désespérés de contacts humains. Au cours des derniers mois, de façon inexplicable, leur nombre avait considérablement augmenté. On était dans l'urgence. On manquait de respirateurs. Chaque mois, l'agence leur attribuait une allocation de bonheur, à la condition qu'ils vinssent montrer régulièrement leurs visages tristes. L'Agence travaillait en étroite collaboration avec son homologue des économies d'énergie. À l'accueil, levant lentement ses yeux secs de la page du journal "L'indifférent", l'employé demanda :

- C'est à quel sujet ?
- Je voudrais de la tendresse... balbutia-t-il.
- Attendez !
- Attendez quoi ?
- Il faut remplir un formulaire.

L'espérance posée sur ses lèvres, prêt à s'exécuter, l'homme qui aimait la tendresse demanda un formulaire.

- Aujourd'hui, nous n'en n'avons pas, - répondit l'employé, pas vraiment concerné. L'administré, lui, était consterné.

- Il vous faudra revenir demain, poursuivit l'imperturbable préposé.
- Je reviendrai, proféra l'homme consterné. Comme une menace.

Le chargé d'accueil avait dû prendre cet avertissement au sérieux. Comme un grondement. Le lendemain, il disposait en effet de formulaires fraîchement livrés par l'Imprimerie Nationale qui venait d'achever avec succès sa grève annuelle. Il remit un exemplaire à l'impatient demandeur. Ce dernier eut beau s'appliquer, il ne comprit pas ce qu'on attendait de lui. Avec un sourire de dérision, il ne cocha aucune case. À chaque ligne, non mélodique, du formulaire, il apposa seulement un peu de poésie sur ce qui aurait dû être la plus belle partition de l'humanité.

Il remit sa copie à l'auxiliaire sans états d'âme de la Fonction Immobile.

Impassible, sans lui faire cas, l'agent lui fit signe de circuler. Pour le lecteur curieux de poésie, nous avons reproduit en annexe l'imprimé inutile.

Alors qu'il quittait l'agence, il rencontra son amie "Laisse-moi-dormir". Ce jour-là, comme souvent, elle dormait debout. Dans le métropolitain elle n'utilisait même pas les strapontins. Dans cet état semi-léthargique, elle n'était plus capable de tendresse. Cette rencontre inattendue fit défiler le carrousel de sa tendresse à lui, celle d'un passé encore récent qu'il cherchait désespérément à faire revivre.

Devant ses regards, de merveilleux visages se succédaient. Ils représentaient plus que de simples souvenirs. Mais, les lèvres de toutes ces belles restaient muettes. Il ne leur reprochait pas leur silence. Il comprenait et regrettait tout à la fois celles qui se contentaient désormais de leur

seule angoisse. Il attendrait que les autres se décidassent à réapparaître. Comme le faisait régulièrement Nuitine.

Le miracle eut lieu alors qu'il promenait son vague à l'âme dans une de ces boutiques vieilles et si belles du Mont-Poétique de Paris. La devanture était une peinture naïve. Elle attirait ses regards. Il avait tout de suite aimé le nom de l'échoppe : " La tendresse à revendre ". Il colla, comme les enfants, son nez au carreau. Là, derrière la vitre, il découvrit un petit morceau de maison remplie de tendresse, un lieu de pèlerinage. Il entra. Il écouta la fluidité du concerto pour hautbois et cordes en do mineur de Benedetto Marcello. C'était déjà de la tendresse. Puis ce fut Vivaldi, en ré mineur, avec ses appels aux doux plaisirs. Enfin l'introduction de Cimarosa. Les trois premiers mouvements de ces concertos pour hautbois se complétaient, à ravir l'âme et les sens. Comme des fusées aux trajectoires en courbe d'un feu d'artifice rayonnant.

Comment n'y avait-il pas songé plus tôt ? La musique, belle émotion humaine, inspirée par le chant des oiseaux, ce cri d'amour qui ne l'avait jamais trahi. La visite ne faisait que commencer. Le chercheur de câlins venait de pénétrer cahin-caha, dans une boutique extraordinaire, comparable au jardin chanté par le poète de la folle complainte.

Il y avait un rayon de produits pour alimenter l'âme. Le visiteur acheta une boîte de tendre line. Proche du germe de blé élaboré à l'abbaye d'Ainsi-Font-Font-Fons-Les-Petits-Moines, cette poudre d'amour était soluble instantanément dans le lait de corps de la femme. Comme un miel, la poétesse l'offrait à son amant. Trois cuillers à chocolat couvraient les apports de tendresse journaliers recommandés : il y avait des protéines pour combler les faims de caresses permanentes et transmettre de doux messages tactiles. Il y avait des sucres rapides, exceptionnellement raffinés,

pour assouvir les désirs immédiats, des huiles douces comme peut l'être la main d'une femme, des vitamines, pour intensifier le plaisir, le prolonger, des sels, pour l'esprit, quelques épices.

Il y avait des livres. Partout. Des livres de philosophie simple. Des traités inédits de Spinoza, des essais, écrits par Montaigne pour continuer à chercher, pour comprendre, un jour ? des livres de peinture, de sculpture, de poésie pure, pour aimer, sans savoir pourquoi, des romans, des nouvelles et des îles au trésor, pour continuer à rêver, des contes, pour adultes et enfants.

Partout, les rayonnages débordaient d'invitations à la création personnelle et à la réalisation de l'être. C'était le paradis quitté par homo habilis. On se serait cru chez "Le Rouge me Plaît", le magasin de la passion artistique, rempli de secrets qu'on vous dévoile en silence. On pouvait y faire, sans bruit, un marché à la découverte. On se surprenait à tout imaginer, inventer, composer, concevoir.

Il y avait même un cirque en hiver. Il était destiné aux enfants, et aux adultes, avides de dessiner, de colorier, de sculpter, de pata-modeler. On pouvait peindre à perdre la raison, à perte de vue.

Et puis, surtout, à "La tendresse à revendre", l'affamé de douceurs angevines retrouva Nuitine, sa tendre lyre, son oiseau migrateur, avec qui, vers l'étranger, il s'était maintes fois envolé. Il eut droit à un magnifique sourire, ravageur, tendre à souhait. Elle lui tendit la main. Il la prit. Il la garda. Elle était revenue. Comme le muguet. Ses cheveux étaient coiffés en de multiples clochettes. Comme Sibylline, Nuitine comprenait le besoin de tendresse permanente de son amoureux délaissé.

Lors de ses retours, avec armes de séduction et bagages, elle en apportait un peu, beaucoup, passionnément. Pour son fidèle amant au cœur silencieux. Sibylline absente, Nuitine se devait de revenir, de tendre sa main. Elle dénuderait son corps. Avant de l'aimer, il prendrait des milliers de photographies. C'était l'un de leurs secrets. Nuitine alors s'offrirait. Avec des caresses orientales. Dans sa tête à lui elle faisait une escale. Au plus profond de leurs rêves. Grâce à elle, il n'aurait plus besoin de se rendre "Au Bois des Lauriers Coupés" ni chez le traiteur de la rue de la Passion.

Nuitine et son amant s'aimèrent à nouveau ; comme ils aimaient à le faire. Avec passion et d'énormes torrents de tendresse. Un matin, alors qu'ils étaient partis se cacher pour s'aimer, et après avoir dégusté chocolat chaud et croissants, ils apprirent que l'Agence Nationale de la Tendresse avait fermé ses portes, temporairement. Il n'y avait plus de formulaires.

ANNEXE

Formulaire # LD 1-760710-08105090 de l'Agence Nationale de la
Tendresse

Nom	Anonyme
Prénom	Non révélé
Âge	Encore tendre
Métier	Profession de foi
Adresse	Dépourvu d'adresse, maladroit, naïf.
Numéro ensorcelé	Immatriculé, contrôlé, testé, vacciné, pas embrigadé,
Yeux	Écarquillés sur la vitrine de la tendresse
Nez	Collé sur la même vitrine
Bouche	Avide de baisers
Ouïe	Sensible à la musique
Mains et corps	Avides de caresses féminines
Mains seules	Avides d'écriture
Loisirs	Travail Lecture Écriture Course à pied Envoi et réception de messages poétiques et/ou amoureux Naviguer sur les étoiles de la 89 ^{ème} constellation
Desiderata	Aucun, uniquement des désirs

La cage thoracique

« La cage thoracique contient tout. Le souffle de vie. Le cœur et sa tendresse »

Proverbe ardennais

La cage thoracique

Elle l'observait. Drôle de gymnastique.

- Dis, qu'est-ce que tu fais ?
- Je gonfle ma cage thoracique.
- Pour quoi faire ?
- Pour pouvoir aimer plus.
- Et pour aimer mieux, qu'est-ce que tu prévois ?
- Ça, c'est la deuxième étape. Pour le moment, je privilégie la quantité. Parce qu'aimer, c'est d'abord aimer beaucoup. Même si on est maladroit. Peut-être que je ne t'aime pas bien mais je t'aime avec passion. Je t'aime avec mes mots, avec mes gestes, avec mes caresses aussi. Avec mon pauvre cœur d'homme qui doit quitter la femme de sa vie. Et il ne sait même pas pourquoi.
- Tu as beaucoup réfléchi sur ce sujet ?
- Oui, dans mon prologue.
- Ta nouvelle histoire ressemble à un vrai Tour de France.
- J'ai toujours eu un petit vélo dans la tête. Tu devrais sauter sur le porte-bagages. Tu serais La plus heureuse des petites valises. Je t'emporterais partout. Tout partout. On gagnerait toutes les étapes. Même celles de haute montagne. Si tu manquais d'oxygène j'ouvrirais ta chemise. Pour toi, j'inventerais de nouvelles caresses. Mes baisers seraient ton gaz carbonique.

Pendant ce dialogue, victime d'une pression intérieure limite, la cage thoracique continuait à gonfler.

- Tu n'as pas peur qu'elle éclate ?
- Qu'elle éclate, qui, quoi ?
- Ta cage thoracique.

- Si, parfois. Mais que veux-tu, il y a trop d'amours potentiels dans les cieux, au fond de tes yeux parfois, et même ailleurs, dans certains de tes gestes. Alors, je tente ma chance. Qui ne risque rien reste sans amour. Et ça, je ne pourrais pas le supporter plus d'une nanoseconde.

Il quitta son haltère, son ego égal à lui-même, plus amoureux de l'amour qu'une nanoseconde auparavant. Toujours plus amoureux, amoureux d'elle encore.

Il se mit au clavecin virtuel. Il programma une insondable musique-française du XVIIème siècle.

- Tiens, tu vas utiliser le clavecin ?
- Oui. J'aime les Barricades Mystérieuses.
- C'est de Couperin ?
- On ne peut rien te cacher ma merveilleuse.

Aussi, vais-je te faire une dernière confidence : je ne sais pourquoi, mais le son du clavecin m'a toujours séduit, il m'emplit littéralement du désir d'amour. Dès les premières écoutes, mes cordes sentimentales ont été pincées. Je me souviens, d'un menuet de Boccherini, d'une passacaille, d'une chaconne.

Bien sûr, les notes fortes du piano frappent aussi mon imagination.

Mais là, c'est mon esprit qui réagit le premier. Avant mes sens.

- Le temps est venu de nous quitter mon chéri.
- Chère-toi, même que tu es vachement belle...
- Tiens, tu me parles d'une drôle de façon. Depuis que nos mots se sont croisés, je me prends pour Io.
- Tu me flattes en me comparant à Jupiter. Pour te conquérir à nouveau, j'aimerais disposer de son foudre zélé.
- Pourquoi aurais-tu besoin des attributs de Jupiter ?
- C'est que ma pudeur, ma timidité naturelles prennent le dessus quand j'aborde tes dangereux rivages. Mais ils sont si beaux. Il faut bien que je me cache derrière des mots inhabituels tels que 'vachement'.

Sa gorge se serra. Elle vit son émotion. Pour éviter que, devant elle, son cœur n'éclatât en mille et trois petits morceaux de blessure, il s'équipa d'un casque aux performances sonores insoupçonnées. Puis, il éprouva un irrésistible besoin d'aller vers elle. Une dernière fois ? Délicatement, il posa un second casque intégral sur les oreilles de sa belle.

- Je vois, tu veux m'enlever à moto...
- Chut ! Écoute ...

De Marin Marais, il choisit la Sonnerie de Sainte-Geneviève. Il s'éloigna d'elle. Il n'avait pas invité la tristesse. Mais, déjà, la nostalgie les surprenait. Tous les deux. Ils s'étaient tant aimés. Au moment du partir, ils écouterait donc les mêmes pages. Son cœur, qu'il voulait encore plus grand, ne l'abandonnerait pas. Toutes les passions y avaient trouvé place. Une à une, elles avaient été chassées par la tendresse. Son amour pour elle revenait au grand galop.

C'est lui qui devait partir d'elle. Ainsi en étaient-ils convenus. Pour leurs adieux, de concert, ils avaient loué une maison en Normandie, La Maison de l'à Dieu. Elle était à la fenêtre. Le soleil était tout en haut du ciel. La sonnerie du départ était adoucie par la musique de Marin. De plus en plus lointaine ? sa belle ? Inexorable, la distance qui les séparait augmentait, elle semblait cependant les rapprocher. Elle le lui avait écrit quelques années auparavant.

Au milieu de l'allée du parc, il s'arrêta. Après tout, ils n'étaient pas en Enfer, la viole de Marin narrait leur histoire, elle avait remplacé la lyre, il osa se retourner. Elle était toujours à la fenêtre. Il avait des larmes plein sa cage thoracique. Elle en avait plein les yeux. Si clairs...

Ils ne surent jamais qui des deux courut le premier ou la première vers l'autre. Sur la musique de Lully, ils dansèrent, main dans la main, la Marche pour la Cérémonie des Turcs. Ils firent l'acquisition de la maison, louée maintenant par le Seigneur, elle devint la demeure de l'amour éperdu.

Laisse-moi-dormir
ou
Comment naquit l'industrie du sommeil...

« Ô doux sommeil ! Ô baume des esprits ! »
Alfred de Musset

« Le sommeil est même un dieu plus grand que la mort et le désir »
Pascal Quignard

Laisse-moi-dormir

Laisse-moi-dormir venait juste de se réveiller.

Elle était belle. Et délicieuse à croquer, Laisse-moi-dormir...

Ce prénom composé lui avait été accordé, le jour de sa naissance, après que l'inquiétude des médecins, à voir cette nouvelle-née dormir beaucoup plus que les autres bébés, se soit avérée totalement injustifiée.

Elle dormait beaucoup, certes. C'était comme ça. Là était sa nature. Il lui arrivait souvent de s'endormir au sein, avec un petit air épanoui. Et puis, elle avait vu le jour au Nord, dans le froid, dans ce port du Havre, non loin des baraques de Maurane. Dormir, c'était peut-être avoir chaud.

Le jour de son baptême, célébré par le père Henry, elle ne dérangea personne. Seule la sérénité de la musique semblait avoir envahi la maison de Dieu. Les yeux fermés, les mains jointes, sur ce prélude de Bach, le père Henry priait. Pour que le sommeil de Laisse-moi-dormir ne soit pas troublé ?

Plus tard, à l'école, assise à son pupitre, elle rêvait. Elle rêvait qu'elle dormait. Elle rêvait à ces jolies vacances, que les tantines Anne-Marie et Manou organisaient, sous le beau soleil du Sud. Ah ! les jolies vacances... Tous les enfants, et tous les adultes, adoraient monter jusqu'au Mas Rolland. On allait dire bonjour aux chèvres d'Éric et de Laurence, et le soir, on écoutait les contes avec l'engoulement.

C'est alors que dans l'un de ses rêves, tous ses sens, jusqu'alors assoupis, s'éveillèrent. Pour être l'élus de son cœur endormi, un prince fortement réveillé et charmé par sa beauté, s'était présenté. Il adorait ses cheveux courts.

En prime, elle avait un accroche-cœur. Pour accrocher son cœur à lui ?

Pour elle, pour lui ? Dieu avait créé ces lèvres de rêve qui, dans l'imagination des premiers amoureux, précédèrent l'invention du baiser. Le Diable était lui aussi accouru. Il avait ajouté mille et un détails, imperceptibles à la beauté si simple de son visage. En dessinant, à la perfection, les oreilles de la belle, il avait, divinement, réussi un nouveau contour pendable. Elles étaient d'une sensualité inouïe. De bouche à oreille, le bruit s'en était répandu jusques aux portes du Paradis. Saint Pierre avait failli en perdre ses clés sous la porte dominicale.

Pour le prince, de plus en plus charmé, Laisse-moi-dormir devint un vrai casse-cœur.

Elle avait la pureté de ses vingt ans. Elle était si jolie... Elle était tendre, et douce, et surtout, elle était gentille. Cette délicatesse et l'apparente fragilité de cette belle endormie le firent sortir de la forêt. Il fit feu de tout bois.

Ainsi naquit, devant la station de métro « Cœurs endormis-Cœurs-à-prendre », face au plus vieux pont de Paris, un grand amour mouvementé qui devait durer beaucoup plus longtemps que les roses. Miracle ?

Entre deux bâillements, à la fenêtre de ses yeux, l'amoureux fit sa cour. Pour tenter de tirer définitivement sa princesse des limbes, il se para des atours les plus lumineux, il inventa de nouvelles sonorités. Pour réchauffer son corps il brûla de mille feux. Il fit tant et si bien qu'il enregistra des progrès notoires. Si l'on ne pouvait pas encore parler d'extase, de nombreux signes avant-coureurs étaient cependant décelables.

On l'a dit, elle avait vingt ans. Ils ne pouvaient que s'aimer.

Au début de leur idylle idéale, ils vécurent d'amour, d'eau fraîche et d'infinis sommeils, provoqués par leurs longues nuits passionnées. Leurs deux corps enlacés ne se quittaient plus. De cette saint Valentin plusieurs enfants naquirent. À la saint Quentin, à la queue leu leu, Pierre et Daniel les ondoyèrent. Comme Jean-Baptiste l'avait fait avec Jésus sur les rives du Jourdain. Ce fut un véritable travail de Romain. Et puis, le devoir accompli, Laisse-moi-dormir retrouva son sommeil chéri. Pour sa part, celle du lion ? le prince était encore tout feu tout flamme. Les jours de pleine lune, il s'éclipsait. Mais à son réveil, vers elle, toujours il revenait.

Les années passèrent.

Lorsque, avec ses enfants, pas encore réveillés, et son chevalier servant somnolant, elle eût dormi tout son soûl, elle se leva, cahin-caha. Elle était comme régénérée. Elle se sentait un cœur à l'ouvrage de la vie. Avec le temps, elle était devenue une spécialiste du sommeil. On peut même affirmer qu'à force de clore l'œil, elle avait acquis, dans cet art difficile, une véritable expertise, comme une sorte de vision supra sensorielle.

Progressivement, et ça n'était plus paradoxal, elle se mit à développer une grande activité. D'abord purement cérébrale, son animation finit par devenir boulimie créative. Elle étudia en détail les bienfaits du sommeil et donna des conférences sur différents thèmes : « Le sommeil est-il isolement et solitude ? » ; « Le sommeil, principal producteur de rêves ou de cauchemars ? » ; « Peut-on rêver éveillé ? » ; « Vaut-il mieux dormir debout, assis, couché, dans le silence, dans le bruit, dans le métropolitain, sur la plage, sous les ponts, dans la promiscuité, pendant les cours, à la pause, pour toujours ? Seul, déclassés à deux, assemblés, enlacés, délacés, délassés ? »

L'une des conclusions essentielles auxquelles elle parvint fut que le sommeil apaisait l'humeur, n'empêchait pas l'humour, même chez les caractères les plus affirmés. Il facilitait donc la vie des couples. Son homme ne l'en aima que davantage.

Laisse-moi-dormir poussa très loin ses investigations. Elle découvrit que chez les animaux qui hibernaient régulièrement, le couple était d'une stabilité à toute épreuve, non seulement pendant l'hibernation, ce qui semble logique, mais aussi dès le réveil printanier. Chez ces animaux-là, point de courses volages, point de batifolages. Ces révélations connurent un grand succès parmi les tandems à la recherche d'une vitesse commune, mais aussi sur les sites des aventures d'occasions et du temps perdu. Bien sûr de vives polémiques s'engagèrent, des débats télévisés d'une rare intelligence furent organisés. Allait-on pouvoir enfin résoudre les problèmes d'accouplement en utilisant le sommeil et ses qualités thérapeutiques méconnues ? En tout cas, ces études zoologiques eurent une application inattendue en médecine. Des chercheurs découvrirent qu'on pouvait faire diminuer la fièvre du samedi soir, chez certains impatients, en les mettant en hibernation. Ils cessaient alors de s'alimenter, de boire et de conduire, et leur température baissait immédiatement.

Rapidement reconnue et plébiscitée dans le monde entier, Laisse-moi-dormir reçut des milliers de lettres. Certaines personnes n'arrivaient pas à trouver le sommeil. D'autres l'avaient perdu. Toutes lui demandaient conseil. Devant tant de détresse inhumaine, que faisaient les Pouvoirs Publics ? Laisse-moi-dormir sentit qu'elle devait réagir. Elle était infirmière. Elle deviendrait « Mère Sommeil » pour les esprits religieux et « Madame Sommeil » pour les plus superstitieux. Un jour peut-être elle serait béatifiée.

Elle écrivit de nombreux ouvrages sur la psychologie du sommeil. Parmi ses best-sellers, on compte « *Le couple et le sommeil* » aux Éditions du Somnifère, « *Le sommeil est une joie* » aux Éditions Freud, « *Pourquoi le sommeil des enfants doit-il primer sur les programmes géniaux de la télévision à toute heure ?* » aux Éditions du Plomb dans la cervelle.

Pendant tout ce temps, son prince de la nuit ne se plaignait pas. Il se tenait coi.

Laisse-moi-dormir fut invitée dans les meilleures universités scientifiques ou inhospitalières où elle fut promue docteure honoris causa. Les radios non captables pour cause d'embouteillages hertziens se l'arrachaient. Ses programmes permettaient de laisser dormir en paix, puis de réveiller, des pages entières de publicité. La radio attira la télévision. Pour un producteur célèbre, elle concocta alors un programme spécial : « L'Académie du Sommeil ». Depuis les premières années de ce siècle, renaissant ? les consommateurs les plus « accidentalisés » mangeaient du pain à leur faim. Ils disposaient même de tout un nécessaire à remplir les ventres. Ils avaient alors réclamé, en masse également, des jeux et du cirque. Les diverses académies ludiques, plus immortelles les unes que les autres, se succédaient, désormais chaque semaine, sur les écrans. Les animateurs avaient du pain sur la planche. Plus que jamais, avec la chute du taux de natalité, la mode était à l'effet-mère. Les pères étaient absents mais excusés. Récemment, l'académie qui, à l'est du Paradis terrestre, avait fait le plus fureur, était celle « des nouvelles étoiles du sexe ». Pas la moindre erreur de marketing. Pas la moindre heurt : les candidats se regardaient uniquement dans le blanc des yeux. Ils finissaient par s'hypnotiser mutuellement. L'émission avait surpris par sa nouveauté, par sa fraîcheur (Ah bon ?) Il y avait bien, ça et là, quelques scènes osées de nu mais pas la moindre touche de pornographie. Les candidats avaient de la retenue, sinon ils seraient collés le samedi soir. La pudeur y trouvait son compte. Au sein de l'émission, un jeu déjà ancien suscitait un intérêt majeur. On y jouait au papa et à la maman. Mais seulement pour de rire. Il paraît que cela évitait les pleurs.

Dans un registre sensiblement différent, Laisse-moi-dormir avait développé un nouveau programme culturel. Elle proposa un thème de réflexion, « *Le bonheur n'est pas dans le pré mais dans le sommeil* ». Pour aider la méditation collective, elle mettait à la disposition des participants un moteur de recherche à réactions. Elle l'avait mis au point à la bougie, le soir, après sa journée de travail au magasin. Certains arguèrent que si le sommeil se produisait dans le pré, cet endroit, propice aux rapprochements saisonniers, devait être lui aussi associé au bonheur. Pourtant, même pour les plus belles cigales, il n'y avait pas la moindre petite trace de vermisseau. Le programme s'avéra particulièrement relaxant. Il connut un succès sans précédent. Les mots, les monologues, les apartés tel que *je-ne-t'écoute-pas-mais-je-ne-t'interromps-pas-non-plus, ou je-m'écoute-parler-même-si-toi-tu-t'en-moques*, et des soliloques, du troisième type, remplaçaient avantageusement l'action. Comme à « l'Académie des nouvelles Étoiles du sexe », on n'y parlait que du repos du guerrier et de la guerrière. On n'y rêvait que de sommeil apaisant. Avec nostalgie, on évoquait les grands siècles amoureux, la Belle Époque et les Années Folles, les danseuses nues qui jetaient des peaux de bananes aux spectateurs, bref, on se rappelait toutes ces périodes de réchauffement qui avaient précédé la glaciation survenue à l'ère du sexe. L'émission, par moments, musicale (avec des classiques tels que « Do, do, l'enfant do... ») finit par faire un triomphe de longue durée. L'Oscar de la Marmotte lui fut décerné pendant trois hivers consécutifs. Les applaudissements étaient quasi permanents. Cela permettait de réchauffer la salle, de la garder éveillée aussi, car il arrivait à certains spectateurs trop zélés, vus à la télévision mais pas connus, de piquer un petit roupillon. Leurs ronflements gênaient alors la diffusion des sons mélodieux tels justement ceux de l'enfant do.)

Élue « Entrepreneur de l'année soporifique », Laisse-moi-dormir y présenta ses dernières trouvailles et réalisations en matière de sommeil.

Elle en profita pour annoncer l'ouverture imminente du premier hypermarché entièrement consacré au sommeil et au repos. C'était une révolution.

Cette annonce eut l'effet escompté : le standard et le secrétariat de Laisse-moi-dormir furent aussitôt assaillis d'appels, inondés de lettres et d'e-mails. Les téléspectateurs échangèrent des milliers de sms qui saturèrent les réseaux. C'était comme l'avènement de l'an nouveau sur le thème : « Bonne année, Bon sommeil ».

Les consommateurs fatigués, usés, allaient pouvoir, sans tartufferie et donc en toute dévotion, les yeux fermés, pousser leur future passion du sommeil jusqu'aux plus extrêmes soupirs, grands élancements et silences musicaux.

Pendant tout ce temps, le prince charmant faisait la vaisselle, assurait le ménage, et s'occupait des enfants.

Le jour de l'inauguration de ce premier magasin hyper non hystérique arriva enfin.

L'oscar de la Marmotte ayant porté chance à Laisse-moi-dormir, elle déposa la marque « *À la Marmotte* ® » pour son enseigne. Elle avait préféré ce nom au castor parce que cet animal dort en moyenne moins que la marmotte. On voit que Laisse-moi-dormir ne laissait rien au hasard. Elle ne donnait, ni dans la dentelle, ni dans le bricolage. C'était une perle professionnelle.

Sur une surface supérieure à 2500 mètres carrés, « *À la Marmotte* – on l'aime bien le lit tout le temps ®®® » (on cite ici le nom complet de l'établissement qui deviendrait, avec le temps de l'incubation, les paroles d'un célèbre jingle), on pouvait trouver, à des prix endormis, tout ce qui pouvait faciliter le sommeil, sa qualité, sa profondeur. Je dis bien, absolument tout.

On pouvait, par exemple, acheter des rêves et en faire doser la quantité optimale par des spécialistes. Équipés d'ordinateurs portables, ces professionnels

utilisaient des programmes sophistiqués inspirés de ceux des diététiciens. Ils pouvaient, après des tests réalisés sur place, se mouvoir jusqu'à votre lit et vous permettre de réaliser une cure de sommeil rêvé. Les masochistes, dont les droits à la souffrance venaient d'être officiellement reconnus, pouvaient choisir parmi toute une liste de cauchemars. Grâce à un superbe système de licences à l'organisation remarquable, dès leur sortie, les derniers cauchemars à la mode étaient disponibles, garantis impurs et non piratés. Ils mettaient en scène, dans une obscurité totale pour l'esprit, les plus grandes stars du cinéma virtuel. Les frères Lumière en seraient restés muets d'admiration. Le magasin s'efforçait de les offrir à des prix accessibles. Il convenait d'éviter une trop grande disparité tarifaire. Laisse-moi-dormir souhaitait ainsi limiter les sempiternelles dérives antisociales. Bien qu'elles fussent régulièrement dénoncées par les hommes et les femmes politiques les plus clairvoyants, elles se répétaient systématiquement à chaque fois qu'un nouveau marché prenait son envol. Pourtant les discours étaient prononcés avec une vigueur certaine et sans véhémence par des tribuns modernes qui avaient abandonné cravate et cravache. Ils étaient censés réveiller les foules et les cœurs endormis. Le marché, lui, était bien vivant, voire éveillé en permanence, et il n'était pas dupe. Issue d'une famille aux idées d'avant-garde, Laisse-moi-dormir joignait à sa passion du sommeil un amour non partagé de l'espèce humaine. Dans son esprit clair, les acteurs économiques ne devaient plus se livrer au commerce, mais à la distribution, vers le plus grand nombre, de produits de qualité à des prix défiant toute concupiscence. Les seuls échanges qu'on devait autoriser était celui de l'amour du genre humain et du transport amoureux. Il conduirait tout naturellement vers le sommeil des bienheureux. Des restrictions seraient cependant apportées à l'exercice de ce commerce dans les lieux ouverts, rues, boulevards, avenues, bois et parcs citadins.

Seuls les amoureux discrets qui se bécotaient sur les bancs publics échapperaient aux amendes, à condition d'avoir sur eux leur dérogation dûment signée. Ils ne disposaient toutefois que d'une heure de liberté par jour, et ne pouvaient pas courir main dans la main dans un rayon supérieur à un kilomètre. Heureusement, le dieu de l'amour parvenait le plus souvent, à rendre les contrôleurs aveugles ou les contrôles inutiles.

Bien que l'offre de cet hypermarché révolté tînt compte, comme on vient de le voir dans l'exemple précédent, du fait que l'amour est un jeu de hasard et d'imagination, les responsables marketing du magasin ne pouvaient renier leurs origines alimentaires. On n'échappe pas aussi facilement aux besoins primaires. On proposa donc toute une gamme d'aliments naturels pour faciliter le dormir en toutes circonstances. Seul l'opium du peuple fut interdit à la vente. Pour éviter des coûts intermédiaires inutiles, et afin de faire profiter le plus grand nombre de consommateurs des bienfaits de tous ces nouveaux produits et concepts, des laboratoires fournissaient le magasin en direct. Plus tard on intégrerait ces fabrications spécifiques dans le vaste groupe philanthropique que Laisse-moi-dormir projetait déjà.

Au cours des premières semaines, ce fut le rayon librairie qui connut le plus grand succès. On fut proche de l'hystérie collective. Laisse-moi-dormir avait veillé personnellement à ce qu'on y rassemblât tous les ouvrages disponibles sur le sommeil, des plus anciens traités de l'Antiquité jusqu'aux plus récentes découvertes scientifiques. On pouvait les consulter en tapant-zappant sur des écrans numériques. La plupart des livres de vulgarisation non vulgaires avaient été réunis dans une section spéciale. La section « Littérature » avait été placée tout au bout du rayon. On y était tout d'abord accueilli par une phrase de Marcel Proust

inscrite sur un livre factice géant en lettres paresseusement cursives : « La suggestion presque hypnotique d'un beau livre ... » Puis on découvrait un grand nombre de thèmes : des histoires à dormir debout, des contes pour adultes et enfants, des contes à l'envers, des récits pour faire rêver, des histoires à faire peur (pour ceux qui malgré tous leurs efforts ne parvenaient pas à user, à bon escient, des cauchemars et autres films d'horreur.) Il y avait même des histoires d'amour. Un mécréant de l'amour, qui, visiblement, n'avait pas saisi le message porteur d'avenir de ce dernier concept, fit, à mauvais escient, la remarque suivante : « On se demande un peu ce que vient faire l'amour dans tout ça ... »

Au rayon literie, une sorte de paradis avait été aménagé. Laisse-moi-dormir avait voulu que le rêve y précédât le sommeil. Celui de l'enfant Jésus ?

« Si l'on vendait du rêve, on déclencherait un sommeil salvateur » - pensait la créatrice inspirée. Pour concevoir l'enfant Jésus ?

Pour l'agencement du rayon, une autre idée maîtresse avait guidé les assistants-concepteurs de Laisse-moi-dormir. C'était que le sommeil pouvait assouvir les cinq sens. Le sommeil, c'était la vie ! Le sommeil n'était-il pas considéré par les Anciens comme ce dieu plus grand que la mort et le désir ?

Sans aucune défense, on accédait au rayon en passant sous une grande arche de style gréco-romain. Sur la droite, en entrant, on pouvait admirer des peintures allégoriques du sommeil. Sur la gauche, on découvrait de fines sculptures à l'érotisme discret. Elles représentaient de belles callipyges endormies à la sensualité voilée. On était autorisé à les toucher, voire à les caresser. Si la caresse était suffisamment douce, une sélection de berceuses vous accompagnait alors tout au long de votre visite. L'un des modèles de perfection de la statuaria féminine était allongée sur le ventre. Elle tendait son bras droit vers l'entrée d'une pièce attenante. C'était une invitation.

Si l'on y répondait, dans la pièce avenante, des paniers remplis de pommes étaient offerts. Ils apportaient une touche optionnelle au concept de sommeil. Tantôt gourmande, tantôt initiatique. Enfin, toujours dans cette pièce introductive, et disposés sur des consoles aux formes reposantes, des parfums relaxants avaient été mis à disposition sous forme de vaporisateurs miniatures.

Une fois la visite achevée, on pouvait acquérir toutes sortes de lits. Des couches les plus anciennes aux lits les plus sophistiqués. Les baldaquins co-reposaient avec des matelas pneumatiques à couleurs fluorescentes mais adoucissantes. De nombreux modèles de lits et de sommiers étaient exposés. En outre, un catalogue complet pouvait être consulté sur ordinateur. La section « Sommiers » avait été particulièrement soignée. Certains modèles étaient équipés de suspensions utilisées pour les voitures de Formule 1. Les formes de lit les plus inattendues étaient proposées. Par exemple, des lits ronds permettaient de faire tourner les têtes lors des ébats amoureux devenus assez rares en ce début de siècle. En effet, le rapport physique avait été mis au rang des inutilités marginales. Il n'était pas tout à fait obsolète, mais constituait une sorte de curiosité héritée d'un passé encore proche. Le siècle précédent avait vu l'apogée de la sexualité libérée. Le sexe avait été roi et la débauche couronnée reine. On avait fini par tuer le désir, le plaisir, l'amour, la vie ? Aujourd'hui, c'était le sommeil qui devait régner en maître. Des méthodes, encore révolutionnaires ? facilitaient le développement du vrai plaisir solitaire. Une nuit, une association baptisée « Je m'épanouis seul, donc je suis » avait même vu le jour.

Inspirées par le principe des instituts de beauté, au sein même de l'hypermarché, des cabines avaient été équipées et décorées pour recevoir les candidats à l'extase. Son obtention, sans partenaire, sans Dieu et sans le moindre recours à des substances chimiques, était facilitée par l'exploitation méthodique et 'subtile' des rêves du sommeil paradoxal. Il suffisait de pratiquer la sélection, naturelle ? des rêves. Au départ, le candidat

au ‘plaisir subtil’ - c’était ainsi que les membres de l’association ci-dessus mentionnée qualifiaient ce nouveau type de joie physique – choisissait le rêve de ses rêves dans un menu concocté par les plus grands maîtres de l’onirisme (inutile de préciser que, pour les mâles déclinants, l’onanisme était absolument banni, et, en cas de transgression, condamné, puis sévèrement puni.) L’individu était guidé, à l’intérieur des cabines, et dans son choix, par des esthètes du rêve. La gamme était vaste : cauchemars abominables, réveils angoissés, cauchemars légers, sucrés, longs ou rapides, avec ou sans nuages laiteux, doux rêves doux, spectacles sons et lumières, « songes d’une nuit d’été », rêves sur le thème de « je veux gagner des millions de baisers » (plusieurs variantes étaient disponibles, au catalogue ou sur le nouveau réseau en ligne *Inter-pas-net*), rêveries du promeneur solitaire, visions narcissiques, ballades enfantines, phantasmes, châteaux en Espagne, illusions de plaisir d’amour, mirages à trois dans le désert, chimères sans haine, imaginations auto-dévorantes, utopies oniriques. L’idée centrale était de traiter le mal par le mal et le bien par le bien. Une suggestion pouvait en cacher, ou en chasser, une autre. Le but était de trouver ou de retrouver un sommeil optimal, pour certains, éternel.

Une fois le rêve sélectionné, le candidat s’allongeait sur un divan freudien classique. Il y consommait des viennoiseries, à volonté, et des chinoiseries de façon modérée. Puis, si cela s’avérait insuffisant, il s’endormait grâce à des techniques d’hypnose douce, garanties sans danger pour son déséquilibre. On le devine aisément, de l’hypnotisme, on avait uniquement retenu les éléments positifs. Le moment le plus important de la séance était la fixation du regard de l’amoureux sur une étoile des neiges. Ces remarquables prestations, disponibles exclusivement dans les cabines de l’hypermarché du sommeil, développèrent rapidement l’image de marque de la société, une image haute. On pouvait s’inscrire sur place, par correspondance ou via Internet. La liste d’attente devint très longue. Elle ne pourrait se réduire qu’avec l’ouverture de nouveaux centres. Jamais un hypermarché n’avait poussé si loin l’offre de ses services.

Aussi, après le succès inusable du premier hypermarché entièrement consacré au sommeil, les inaugurations se succédèrent, « sans trêve, sans repos, sans sommeil ».

On l'aura compris, pour sauver le peu de tendresse et de relations humaines encore vivantes, Dieu, pour le meilleur, et pour éviter le pire, et dans son infinie bonté, avait permis la naissance de Laisse-moi-dormir. (En fait, c'était un peu un remake, mais cette fois-ci, féminin, du Sauveur. Vingt-trois siècles après.)

Pour accomplir son grand dessein, Laisse-moi-dormir n'était pas seule. Elle était secondée par les tantines Anne-Marie et Manou, toujours là, infatigables. Elles continuaient à guider Laisse-moi-dormir, son prince charmé, leurs enfants et les enfants des autres, et tous ceux qui avaient besoin de réconfort humain. Leur dévouement ignorait les frontières, seul Dieu pouvait les leur imposer.

Depuis la création de l'entreprise, il était convenu qu'une partie des bénéfices seraient affectée aux œuvres de cœur des tantines.

Ainsi motivé, l'esprit inventif de Laisse-moi-dormir ne connut plus de limites. Pour les consommateurs que la trop grande surface des hypermarchés fatiguait (ce qui nuisait à leur sommeil), elle ouvrit des magasins de proximité « *LMD* » (acronyme discret de Laisse-Moi-Dormir.) Elle créa aussi des boutiques pour les plus petits qu'elle nomma « *Au gros dodo* ». Dans l'esprit de Laisse-moi-dormir, toutes les classes de la société, toutes les sensibilités politiques devaient trouver le bonheur dans ses centres de distribution. Par exemple, une chaîne du groupe fut développée sous l'enseigne « *Au sommeil du peuple* ».

Pour regrouper l'ensemble de ses activités, cette dormeuse indomptable fonda une société holding, *LMD SA*, qui ne tarda pas à être introduite à la Bourse des valeurs couchées ou réveillées que les initiés appelaient la Bourse Sofa. Ainsi, elle put financer sa boulimie et diversifier son portefeuille,

tant et si bien que LMD SA fut admise rapidement dans le club très fermé du Canapé 40 qui regroupait les valeurs tendance. Une agence de voyages vit le jour. Elle ne proposait pas immédiatement le rêve, mais de simples nuitées dans des trains-couchettes adaptés aux problèmes de dos de chacun. Comme le proclamait Laisse-moi-dormir : « pour un sommeil de rêve, pensez à votre dos ». Il ne fallait pas oublier les formes dorsales. Ce principe ingénieux allait permettre une radieuse exploitation aérienne de la douleur. Bientôt, on pourrait faire des cures efficaces d'échino-thérapie à bord d'avions dont l'une des classes serait spécialement conçue pour ce type de traitement. Il suffisait de disposer d'un lit, - du type King ou Queen Bed. On ferait signer aux postulants des CVRDD, des contrats de vol à route et à durée déterminées. Des médecins avaient imaginé d'utiliser des champs magnétiques terrestres à haut débit et à haute altitude pour guérir ce type de problèmes. Seul inconvénient, ces vols coûtaient très cher. Les organisations sociales concernées se déclaraient incompétentes (ah bon ?) Bien sûr, on n'était pas obligé d'acheter le coupon du retour, d'autant plus que, pour être efficace, une cure devait comprendre un tour du monde complet, d'est en ouest, et ce, afin de limiter les effets déstabilisants des décalages horaires. Pour être tout à fait honnête, ce type de cures aériennes n'était pas à la portée de tous.

À quelques temps de vol de là, Laisse-moi-dormir ouvrit la première piscine du sommeil. Les nageurs ne nageaient pas. Ils flottaient. Non pas dans un sommeil de naufragés mais dans une eau relaxante bénie par des maîtres-nageurs-docteurs. Toujours prêts à intervenir, armés de leurs portables inséré dans une brassière étanche, ces médecins privés surveillaient en permanence les baigneurs comme des poupins. Les chercheurs de l'une des sociétés du groupe avaient démontré que pour profiter pleinement de tous les avantages du sommeil, il fallait pouvoir s'y adonner, de façon régulière, dans l'eau. Dans ces piscines de relaxation, on avait bien sûr exclu l'eau

légèrement polluée de la mer ou des rivières. L'eau purifiée berçait les heureux dormeurs. Avant d'enfiler leur tenue de bain et de se jeter à l'eau, les participants étaient avertis par une épigraphe du poète Henri de Régnier « *Dieu fluvial riant de l'eau qui le chatouille* ». Pour faciliter la somnolence, on avait emprunté à Ravel, *Jeux d'eau*. Ainsi, en l'espace de cinq minutes, génies des eaux, les ondines et les ondins étaient considérés et choyés comme des dieux du fleuve où tout meurt et s'oublie. En alternance, on diffusait sur écran géant le ballet *La Source* ou le cri d'un chanteur abandonné « *Rivière ... ouvre ton lit* ».

Les années s'écoulaient, encore et toujours. Les tempes du prince-consort, seulement le dimanche, grisonnaient sans déplaisir.

Les enfants grandissaient au milieu des jeux électroniques mais avec de l'amour pleins les poches. Toutes les nuits, leurs parents avaient veillé sur leur sommeil.

Ces années de création intense avaient fait rêver Laisse-moi-dormir (tiens, donc ?) Parce qu'elle avait aimé la vie, parce qu'elle avait observé l'âme humaine dans un miroir multi face, elles lui avaient aussi enseigné le b.a.-ba de la chose publique. Elle était désormais persuadée que le respect de tous les êtres vivants, de tout ce qui palpite, était fondamental. Elle savait que la société ne pourrait jamais être réformée sans amour. La vie lui révélait peu à peu ses plus beaux secrets. Elle garderait cependant tout son mystère. Le temps de « La Fondation du Sommeil » était venu.

Laisse-moi-dormir conçut tout d'abord un musée.

Elle y réunit des œuvres d'art de toute provenance. Dans une première salle, consacrée à la peinture classique, le visiteur pouvait admirer des copies de tableaux des plus belles princesses ou déesses de l'Antiquité. Assoupies. La plus regardée était la gracieuse *Psyché* de Prud'hon, contemplée dans son

sommeil par les Zéphyrus. On peine à croire qu'une simple goutte d'huile avait pu faire déborder le vase de l'amour et réussi à faire disparaître tout un palais enchanté. Quoi qu'il en soit, la présence, dans ce tableau, d'un Amour, symbolisait, aux yeux de Laisse-moi-dormir, le lien essentiel que réalise le sommeil entre les deux préoccupations majeures de l'être humain : l'amour et la mort.

La deuxième salle était dédiée à la sculpture classique. Là aussi, on avait recherché et fait copié plusieurs œuvres majeures. Il y avait par exemple des répliques exactes de la statue en marbre d'Hypnos conservée aux musées du Vatican et de celle en bronze du British Museum trouvée près de Pérouse.

Dans une troisième salle, des tableaux et sculptures d'artistes contemporains étaient réunis. Dans la galerie réservée aux textes et éditions rares des livres sur le sommeil, Laisse-moi-dormir avait fait exposer une copie manuscrite du *Booz endormi* de Victor Hugo. Elle en avait demandé l'exécution à un moine trapéziste qui l'avait recopiée d'un seul saut de main. L'histoire de cet écrit mérite d'ailleurs d'être brièvement évoquée. Ce moine copiste s'appelait Lumignon. Il avait fondé sa propre abbaye dont il était à la fois le père abbé et le prieur. Il avait un secret. Bien que profondément chrétien, il respectait les autres religions, y compris celles des cultes païens. Il se disait « paganiniste » et décrivait son approche de Dieu en deux temps et trois mouvements. (Au cas où le lecteur serait troublé dans sa foi, il ne s'agit pas d'un coup de violon prodigieux.) Lumignon n'écrivait qu'au clair de la lune parce qu'il adorait les chandelles. Il adressait ses pieuses requêtes sur un prie-Dieu, face à une cheminée, toujours éteinte. De part et d'autre du bel être, deux oribus étaient disposés. Ces deux petits cierges étaient jumeaux. Il les avait baptisés Hypnos et Thanatos. En regardant vers Thanatos et son foyer il chantonait souvent : « Ma chandelle est morte, Je n'ai plus de feu. » Il laissait filer sa plume, éclairée uniquement par Hypnos et finissait par s'endormir rapidement lorsque ce dernier s'éteignait.

Aussi la copie demandée par Laisse-moi-dormir exigea de longs mois, sans trop se bousculer, ni bouger, et presque sans bougie. On dut repousser à plusieurs reprises l'inauguration du musée. On frôla la catastrophe. On prétexta que le texte serait par ailleurs illustré et que le rêve de Booz devait être représenté par un artiste dont on ne pouvait troubler ni l'inspiration ni le repos. On ne pouvait pas non plus courir le risque de réveiller Booz ou Ruth. Il fallait que de Booz (et de Ruth) ceci vînt (je veux dire, les enfants). Même si le chiffre des ans de Booz avait passé quatre-vingt. Enfin, tout finit par rentrer dans l'ordre et, par un matin triomphant, l'inauguration eut lieu.

Les gardiens du musée ne dormaient pas ou peu. Ce fut à la suite de leurs observations qu'on finit par ouvrir une salle entièrement vouée au culte de Psyché. Cette inauguration-là se fit pendant que la déesse Aphrodite avait le dos tourné. (En effet, si la curiosité n'est pas toujours un vilain défaut, ça n'est pas le cas de la jalousie.) Des copies parfaites des œuvres de Raphaël et Van Dyck côtoyaient celles d'Antoine Coypel, de Boucher ou de Natoire. C'est dire que si l'esprit humain papillonne, dans l'inconscient collectif, l'âme butte toujours sur le divin.

Une fois réglé l'affairage du musée, Laisse-moi-dormir utilisa les fonds survivants à la création de la « Maison de l'Union du Repos, du Sommeil et de la Sieste ». (On réclame ici toute l'attention du lecteur qui ne doit absolument pas dormir et ne pas confondre L'Union du Repos du Sommeil et de la Sieste avec l'ex-Union des Républiques Socialistes Soviétiques. Une U.R.S.S peut en cacher une autre.) Bien que dans un pur souci de décoration, on eût accroché dans le hall d'entrée une magnifique peinture représentant la Dormition de la Vierge, la maison de l'Union n'était pas tout à fait la maison de Dieu. Aussi fut-elle reconnue par l'Etat. On y pratiquait toutes sortes de méthodes et autres thérapies, y compris « l'hypnose positive des amoureux », destinée à favoriser le sommeil non éternel des assoiffés d'immortalité.

(Cette nouvelle technique avait été mise au point grâce à l'effet d'expérience accumulée sur l'extase par les cabines des hypermarchés du groupe. On voit que des synergies peuvent toujours être utilisées dans un groupe intégré.) Des enseignants indépendants rappelaient à juste titre dans des conférences à but médical non lucratif, que ce qui avait sauvé Psyché, c'était un sommeil magique et l'amour. Sinon elle en serait encore à trier les graines d'Aphrodite. (Notons au passage que tout ce travail infernal imposé à Psyché par la déesse jalouse n'avait pas été inutile. Les plus belles graines avaient donné naissance aux plantes incomparables dont Linné, quelques siècles plus tard, étudierait le sommeil. Les dieux inhumains ont un savoir que les hommes ne possèdent pas. Même les apprentis-sorciers.)

Pour assurer une somnolence partiellement désenchantée et une véritable métamorphose de l'âme, il fallait apprendre dès l'enfance, et pour toujours, à conjuguer les verbes aimer et dormir à la première personne du pluriel. C'était l'amour qui ouvrirait les yeux, pendant leur sommeil, à tous ceux qui rêvaient, à deux, d'un bonheur éternel. Pouvait-on rêver plus belle promesse ?

Depuis son réveil, Laisse-moi-dormir et son prince-toujours-sous-ses-charmes, suivis de leurs beaucoup-d'enfants, n'avaient ménagé ni leurs peines ni leurs bonheurs. Ils avaient passé nombres d'années au service du sommeil. Ce dernier les leur avait bien rendues. Aussi décidèrent-ils de ne jamais prendre leur retraite, surtout pas celle de l'amour. Ils suivraient ainsi le merveilleux exemple des sœurs Anne-Marie et Manou. Ces saintes reines aux cœurs vaillants, aux grands sourires et à l'ardeur jamais assoupie, leur avaient fait, dans leur enfance, un cadeau magnifique. Elles leur avaient montré le chemin de la joie vers leurs prochains. Encore et toujours, sur ce même chemin, ils cotiseraient... Tout prêt d'eux, à jamais les tantines seraient présentes. L'aînée les regardait déjà depuis les cieux, avec ses yeux doux et lumineux, la cadette poursuivait son labeur, avec son autre sœur, Reinette, toutes les trois, avec grand cœur.

Les joyeuses commères du train à grande vitesse

« Il y a des reproches qui louent et des louanges qui médisent »

La Rochefoucauld

Les Joyeuses commères du train à grande vitesse

Elles étaient trois. Elles étaient belles. Forcément. Il y avait la discrète Pénélope, une jolie brunette, cheveux courts. Devant elle, retournée en permanence, - pour pouvoir mieux parler -, l'incroyable Sarah. Ou était-ce Esther ? Ses cheveux étaient longs. Pas trop. Épais. Avec des reflets. Châtains rouges. Des yeux d'une profondeur immense. Noirs. Des lèvres qu'il caressait du regard, et sur lesquelles, il aurait déjà voulu faire sautiller les siennes. Esther Sarah ne semblait pas encore avoir remarqué l'intérêt qu'il lui portait déjà. Elle lui rappelait l'Esther de Chassériau. Sauf que ses cheveux n'étaient pas blonds. Ils étaient foncés. Leur coiffure était différente. Elle n'avait pas de chignon. Pour lui, elle en ferait un, comme sur le tableau de Chassériau. Puis il le déferait. Esther Sarah finit par se rendre compte que l'homme qui était assis en face d'elle l'écoutait. Elle n'en prit pas ombrage. Si tel eût été le cas, il ne lui en aurait pas voulu. En tout cas, elle ne se doutait pas qu'il écrivait un poème. À propos d'elle. À son adresse. Mélisande, la troisième femme, la plus calme, était assise à une place couloir, juste à la droite de Pénélope, et, par conséquent, juste un peu en retrait d'Esther Sarah. La topographie du lieu ne gênait pas la conversation des gentes jeunes femmes. Disposition d'esprits ? Mélisande portait des lunettes. Avec élégance, discrétion. Ses cheveux, à peine frisés, étaient coiffés à l'ancienne. Mélisande semblait s'être échappée du XX^{ème} siècle de Marcel Proust. Le train roulait à grande vitesse. Elles avaient, toutes les trois, vingt-cinq ans. L'homme, dont l'imagination continuait à gambader, caressait du regard les lèvres d'Esther Sarah, il se demandait si, en octobre prochain, elles allaient coiffer Sainte Catherine. Il l'espérait. Qu'y a-t-il de plus beau qu'un chapeau de femme ? Avaient-elles choisi leurs robes pour aller danser ? Blanches, volantes, ceintures légères ?

Pour le moment, Esther Sarah était superbement ajustée dans une jupe de couleur claire. Un ornement de fils tressés frangeait cette jupe.

Il en relevait la féminité. Lorsque, dans un mouvement que seule une femme sait esquiver, elle retira sa petite veste de coton noir, elle permit à son observateur attentif, et admiratif, de découvrir un top, noir lui aussi. Pendant quelques secondes il ne vit plus que ses magnifiques épaules. Son regard descendit vers ses seins. En cette fin d'été, des nu-pieds de ville complétaient la parure d'Esther Sarah. Ils achevaient de dire combien cette jeune femme exquise aimait la vie et ses couleurs, ses bruits aussi. C'était certainement l'une des raisons du tapage diurne des trois collègues. Pas méchantes. Bavardes. Jeunes, la sève de vie les animait. Dur pour un observateur réduit au silence ? Non. À titre exceptionnel, l'homme curieux avait fait le choix de se taire.

Revenons vers Pénélope. De façon contrastée, elle était vêtue d'une jupe noire, classique, d'un corsage rouge coquelicot. En elle, on soupçonnait un besoin d'ordre. Ses mocassins aussi étaient noirs. Quant à Mélisande, elle portait un pantalon. Pourquoi noir ? Décidément. Couleur à la mode, peut-être. Quoiqu'il en fût, le noir leur allait vraiment bien. Cependant, le chemisier de Mélisande était blanc, à manches courtes. Curieusement, elle avait choisi des chaussures de sport pour la ville, beiges. Tout le monde semblait content.

L'homme qui contemplait ces beautés à peine arrachées aux écoles, surtout l'une d'entre elles, leva la tête derechef. Ses yeux se heurtèrent à nouveau au charme, juvénile encore, d'Esther Sarah. Depuis longtemps cependant, la femme était présente en esprit et dans le corps de la jeune séductrice. On eût dit une actrice le soir de la générale.

La conversation allait bon train. Apparemment, ces dames travaillaient dans la communication. Elles savaient tout sur tout. Dans ce train du retour, après un départ très matinal, la fatigue nerveuse passée, les langues se déliaient. Adieu somnolence. Les critiques étaient rapides, sévères. Avec une discrétion imparfaite, le rêveur des jeunes femmes en fleurs continuait à dévorer des yeux les lèvres d'Esther Sarah. Se régalaient-il

vraiment de ce magnifique babillage ? Parfois, la forme est supérieure au fond. Esther Sarah affirmait avec toute la fougue de ses vingt-cinq ans :

- Ça n'est pas la même chose de faire un logo, une icône ou un schéma. Ça dépend du mec (sic). Et puis, elle ajouta, pour les initiées présentes,
« Ça dépend aussi combien on le paie. » Sous le sous-entendu, la critique pointait.
- Chez nous, on paie avec un lance-pierres, renchérit Pénélope.
- Quand on paie... acheva Mélisande.

Et toutes trois de partir d'un grand rire.

D'après ces quelques mots, il était assez facile de reconstituer le contexte de travail des trois jeunes diplômées. Elles étaient prêtes à refaire le monde des affaires. Surtout celles des autres. C'est probablement ce qu'aurait pensé un témoin distrait. Méchantes ? Non. Bavardes. On vous l'a déjà dit. Tigresses ? Non. Cadresses bien cadrées. C'était un échange plutôt classique. Elles étaient jeunes. Et la jeunesse a beaucoup d'excuses. Pour compenser, elles n'avaient point d'agenda électronique. Par leur rapidité, les agendas électroniques nous feraient-ils vieillir ? En fait, seule la très grande vitesse semble arrêter le temps.

Comme pour éviter qu'Esther Sarah ne s'égarât dans les méandres de la médisance, l'homme aguiché attendit le moment propice :

- Vous aimez le parfum ? interrompit-il, en lui présentant un flacon.

Il ne fut pas déçu.

La belle avait compris. La frivolité de ses paroles ne gâcherait pas plus longtemps sa beauté. Comparable à cette héroïne tragique aimée par Néron, de ses yeux, où l'apparition soudaine de la douceur avait révélé la timide tendresse, elle sembla lui dire merci pour la fragrance, mais aussi pour l'attention délicate qu'il lui avait prêtée au cours de ce trajet trop court entre Bruxelles et Paris.

Il y avait dans son regard, au plus profond de ses yeux, une réserve immense de gentillesse. À l'avenir, les hasards et les vents de la vie se montreraient favorables, Esther Sarah continuerait à réjouir les amateurs de jupons enjoués. Comme une jolie fleur fatale, dessinée par un poète, ce jour-là, le destin l'avait négligemment jetée dans le champ étoilé de l'homme qui aimait la gentillesse. Il venait de succomber à sa beauté.

Le train arriva en retard. À défaut de formulaires de la tendresse, tous les passagers furent invités à remplir un formulaire de retard. L'homme fit un vœu. Il demandait encore une faveur au hasard : il voulait revoir Esther Sarah, la recroiser, bientôt.

Mon insupportable ne répond plus

« Dieu, que tu étais jolie ce soir au téléphone »
Sacha Guitry

Mon insupportable ne répond plus

- Bonjour ! Ici le département des urgences incommunicables, Écoutes-en-Sourdine, à votre service. Je vous écoute.
- C'est au sujet de mon insupportable.
- Oui ?
- Il ne se trouvait pas bien là où il était. Alors il a décidé de ne plus répondre.
- Donnez-moi, s'il vous plaît, votre numéro d'insupportable.
- Il est incommunicable.
- Ah ! bon, pourquoi ?
- Quand il est mécontent, mon insupportable se révolte.
- Oui, et alors ?
- Alors il change de numéro. Sans me prévenir. Un peu comme ces gens qui partent sans laisser d'adresse. Ou ces virus qui mutent dès qu'on les traque.
- C'est ennuyeux.
- Non, lui, il trouve cela très drôle.
- Qui, lui ?
- Eh ! bien, mon insupportable.
- De quelle couleur est-il ?
- Mandarine.
- Si je vous comprends bien, vous avez une perte à déclarer.
- Une perte ? Ca n'est pas vraiment le mot. Plutôt une séparation.
- Ho ! Vos scrupules vous honorent, mais aujourd'hui, faire des pertes, c'est à la mode. Ca devient presque banal. Par exemple, nous-mêmes, enfin notre président, lors de la dernière assemblée, a déclaré des milliards de pertes. Sans parler de l'endettement qui se porte à merveille... Mais je m'é gare...
- Et maintenant, que vais-je faire, sans mon insupportable, de tout ce temps qui m'indiffère ? Il était tout pour moi. Ma mémoire vivante. Mon petit grain de fantaisie. Vous ne pouvez pas m'aider ?

- Je le voudrais bien mais ce type de situation n'est pas prévue dans notre contrat.
- Pourtant, j'ai souscrit à toutes les options... J'ai tellement peur de rester seul.
- Écoutez, je peux au moins le fichier...
- Qui ça ? Mon insupportable ? Surtout pas, il a horreur de ça.
- La question n'est pas là. Vous savez, d'une certaine manière, on est tous fichés, puis catalogués, encartés, et, à la fin, écartés.
- Vous voulez dire tous fichus ?
- Mais non, il ne faut rien dramatiser. C'est la condition humaine... Alors qu'est-ce qu'on fait ?
- Non, tant pis, je préfère m'afficher sans lui.
- Je suspends la ligne ?
- Vous n'y songez pas, peut-être va-t-il revenir. Je l'appelais Mathilde.
- C'était un téléphone femelle ?
- Oui, elle était si mignonne. Insupportable mais si mignonne...
- Souhaitez-vous une autre carte à puce ?
- Non ! Dans l'intimité je l'appelais ma puce... Je ne pourrais supporter d'en avoir une autre.
- Vous savez, une puce peut en cacher une autre, plus belle encore...
- Vous allez bientôt me dire qu'une puce de perdue, dix de retrouvées. Épargnez-moi je vous prie.
- Je vous comprends, mais il vous faut être fort.
- C'était un téléphone mobile femelle exceptionnel. Quelques exemples et vous comprendrez. Si je ne recevais pas de sms, Mathilde en inventait pour moi. Sur son écran lumineux, elle faisait apparaître des créatures de rêve, je veux dire, virtuelles et belles, mais intouchables... Chaque soir, pour moi seul, elle programait les meilleurs films, elle m'aidait à trouver le sommeil, elle me jouait une berceuse...
- Oui, oui, je vois qu'effectivement vous aviez souscrit à toutes nos options. Un vrai bonheur...

- Ne parlez plus de bonheur !
- Je m'excuse, mais il est tard.
- Vous n'allez pas m'abandonner... Mes batteries humaines sont épuisées.
- Mais d'où m'appellez-vous ?
- D'un poste fixe. J'y suis cloué maintenant... « Comme un gosse idiot auprès de sa radio ».
- Je suis désolée, mais vous n'avez pas d'autres choix que cornéliens. Il ne vous reste plus qu'à attendre, et prier, Mathilde, pour qu'elle revienne...

Mathilde revint, encore plus insupportable qu'avant. Mais elle revint. Les mains de l'abonné délaissé tremblaient. Alors, généreuse, Mathilde composa un nouvel auto-texto pour son abonné qui avait été abandonné : « Mes mains, ne tremblez plus, Mathilde est revenue ».

Les prescripteurs

« Tu écouteras bien les prescripteurs »

11ème Commandement

Les prescripteurs

- Est-ce que c'est vrai ?
- Bien sûr, puisqu'ils l'ont annoncé à la télévision.
- Est-ce que c'est possible ?
- Bien sûr, « impossible » n'est pas possible.
- Est-ce que c'est difficile ?
- Bien sûr, puisque c'est le professeur qui l'a dit.
- Qu'est-ce qui est interdit ?
- Il est interdit d'afficher (Loi du 29 juillet 1881). Certains pas sages dans le métro sont interdits. Bientôt les enfants seront interdits ou alors, ils naîtront avec des masques. Une bonne petite manipulation génétique, et, hop, le tour sera joué. Ils resteront peut-être sans voix ou ils iront aux bals masqués. On accusera la pollution. Pas les médicaments.
- Est-ce que c'est le bon médicament ?
- Bien sûr, puisque le docteur l'a prescrit.
- Comment il le sait ?
- Il a fait des études.
- C'est tout ?
- Non, le laboratoire le lui a recommandé.
- Quand ?
- Le laboratoire a organisé un séminaire.
- Mais comment a fait le laboratoire pour trouver le médicament ?
- Il a fait des recherches.
- Il coûte cher le médicament ?
- Oui. Il n'est pas remboursé par l'institut de sécurité sociale.
- Est-ce que c'est facile ?
- Bien sûr, puisque la publicité l'affirme.
- Est-ce que c'est facile d'être une star ?
- Bien sûr, puisqu'il suffit de passer à la télévision. Quand on a vu un produit à la télévision, on l'achète.
- Pourquoi les stars se pavent sur les affiches de bus pendant que ceux qui rêvent d'être des stars s'entassent dans le bus ?

- Parce que les stars sont des prescripteurs. Ils n'ont pas besoin de masques. Ils sont une exception.
- C'est quoi un prescripteur ?
- C'est quelqu'un qui sait, qui parle bien, ou qui est beau.
- Est-ce que c'est beau la vie ?
- Bien sûr !

Il préférerait le chant du coq au chant du cygne

« Nourrissez le coq, ne l'immolez pas car il est consacré au soleil et à la lune »
Pythagore

« Le coq blanc est mon ami »
Mahomet

Il préférerait le chant du coq au chant du cygne

Avertissement au lecteur :

Ceci n'est pas un monologue sur le rapport entre le ramage et le plumage.

- Je préfère le chant du coq au chant du cygne, s'exclama-t-il – Non pas que le premier soit plus mélodieux que le second, mais c'est un chant triomphant du matin, c'est la clarté du jour. C'est la lumière naissante. Initiatique.

Un ange passa.

- Qu'y a-t-il de plus beau qu'un matin ? Un autre matin ? D'accord, d'accord, le chant du coq a souvent provoqué les larmes de Pierre... Mais peut-on lui en faire le reproche ? C'est un peu, dans une certaine mesure, toute musicale, l'histoire du baiser silencieux de Judas. À qui la faute ? Qui jettera le premier caillou ?
- Écoutez le chant du coq, il guérira vos maladies.
- Par ailleurs, je n'ai jamais entendu chanter un cygne, même sur le lac de Pierre. Et pour l'écouter, il faut qu'il soit de très bonne composition.

Le chant du coq n'est pas harmonieux, dit-on, il est guttural. Je crois qu'il est avant tout sculptural. C'est une émission qui est télétransmise puisqu'on l'entend de loin. Alors que le chant du cygne est rarement compris dès potron-minet et, en outre, il n'est pas forcément musical, il siffle. Pendant la période de reproduction, la femelle chante à son mâle un vieil air programmé : « Ah ! Chéri, joue-moi z'en de la trompette » suivi de « Fais-moi un signe ».

Devant la porte de l'église, non loin de la boulangerie, malgré ses gestes vifs et mesurés en direction de la foule absente, il semblait faire le pied de grue dans sa veste pied de coq. Lors de ses habituelles prédications matutinales, il avait plutôt l'aspect d'un jars attendant du jeu de l'oie je ne sais quel message mystérieux. Ce matin-là, il avait hésité entre pied de poule et pied de coq. Autant dire qu'il ne savait pas sur quel pied danser. Il leva ses yeux mouillés de petites larmes par la rosée matinale. Il vit que là-haut, le coq du clocher faisait le paon. Mais lui, il n'avait pas envie de jouer au coq gaulois. Alors il poursuivit :

- Abordons maintenant les différents chants du coq. On peut distinguer :

- Le cocorico classique
- Le karaoké du cocorico
- L'aubade du coq à la poule
- La ballade du coq et de la poule heureux
- L'hymne à la joie du coq en pâte
- La roulade du coq qui veut se faire plus gros que le bœuf
- La rhapsodie du coq magyar
- La barcarolle du coq que la poule mène en bateau
- Le coq divin
- Le coq divinatoire
- Le coq pris de vin
- Le cri du poids coq
- Le coq en stock

Les coqs religieux ont, quant à eux, leur propre répertoire : ils annoncent la présence de l'ange. Ils sont un appel à la prière. Une célèbre pièce du coq est le « *Requiem pour un coq de bruyère* ». Dans cette composition, œuvre d'un musicien inconnu, mais aux caractères bien affirmés, le coq se repose et ne chante aucun répons. C'est assez exceptionnel pour être noté : c'est peut-être parce que cet animal n'est pas un saint, qu'il ne sait pas écrire et qu'il est très individuel. Enfin, comme chacun sait,

pour avoir de bons répons il faut de bonnes antiennes, paraboliques ou pas, mais il n'est pas aisé de rassembler des chœurs de coqs. Seuls des porcs ont un jour donné un récital devant le roi de France Louis XI.

Un autre cas où le coq ne chante pas est lors de son vain combat contre, - ou avec ? l'un de ses congénères. Dans ce moment-là, ce sont plutôt les hommes qui crient. Ils empruntent alors au coq son âme, dans un processus proche de l'animisme, que l'on retrouve aussi dans les dessins animés. De là à conclure que les personnages de dessins animés ont une âme autre que virtuelle, il n'y a qu'un pas, heureusement toujours franchi par les enfants. Dans le vaudou, c'est l'inverse : le coq peut crier une fois, comme un train qui siffle dans la nuit, mais les hommes se taisent et observe le sorcier. Le coq détient des secrets qui intéressent le sorcier. Les marabouts d'Afrique le savent. Ils nous disent que « le coq voit la lumière du jour à l'intérieur de lui-même ».

Fût-ce le chant des coqs du village, ou bien l'odeur de pain béni qui émanait de la boulangerie, quoi qu'il en fût, pressentant l'arrivée du jour et de la bonne nouvelle, quelques personnes s'étaient arrêtées près de la porte de l'église. Elles se mirent à écouter le curieux prédicateur à « qui » mieux mieux. Comme en Chine, ce thème du coq était de bon augure.

Le bonhomme entama la seconde partie de son discours. Cette fois, il n'était plus solitaire. Et maintenant, que va-t-il faire ?

- Sans plus attendre, abordons le lac des cygnes. C'est le ballet de l'élégance, de la noblesse et, comme pour le coq, c'est celui du courage. Mais contrairement au cri du coq, cri de l'espoir, avec le chant du cygne, c'est la nuit éternelle qui commence. Bachelard nous dit que le cygne meurt en chantant et chante en mourant. Certains soldats le font aussi. Pas tous.

- Écoutons enfin les chants non musicaux de l'inséparable compagnon d'Apollon...
- Bien sûr, on peut arguer que le cygne, femelle ? a pondu, ou tout au moins couvé l'œuf du monde. On ne peut non plus ignorer le signe fait par Zeus à Lédà quand elle se transforma en oie. Amour volage me direz-vous : la femme n'est-elle pas issue du cygne à qui l'homme chasseur déroba son manteau de plumes ? Oui, mais ce sont là des cygnes avant-coureurs puisque la céleste femme, malgré ses conceptions communes avec son amant, s'envola à nouveau seule vers le très haut. Cela pourrait expliquer qu'aujourd'hui, moins que jamais, la femme n'est l'apanage de l'homme. Elle est cependant inscrite dans son avenir, avec de fins cheveux d'or, ou d'épais cheveux noirs.
- Bien sûr, en Sibérie, les femmes Bouriates saluent, dès qu'elles l'aperçoivent, le premier cygne du printemps.
- Bien sûr, les enfants nés de la terre et de l'eau sont apportés par les cygnes. Ils sont issus du premier désir, celui qui a permis aux vierges de Faust de se dénuder, celui qui meurt avec le plaisir.

Le bonhomme fit une pause, et, de conclure :

- Vous comprenez pourquoi je préfère le chant du coq au chant du cygne même si la beauté de ce dernier est incomparable.

Mais, le peuple ici rassemblé sur le parvis de l'église du village, ne comprenait pas. Son intuition, son amour inné du beau, son besoin désespéré d'amour, son désir de l'éternel retour vers l'autre, symbolisé par l'androgynie du cygne, sa nature encore et toujours humaine, tout semblait l'attirer vers cette lumière d'un autre jour, différent de celui du coq,

cette lumière double, solaire et lunaire, fécondatrice et fécondée. Féconde.

Si le coq accompagnait les actions ordinaires du peuple réuni, c'est le cygne qui continuait à le faire rêver. Ce sont tous ses mystères qui le fascinaient. Jusque dans sa mort. Notre prédicateur réalisa alors, mais trop tard, que la plupart de ses écoutants n'avaient en fait assisté qu'à la seconde partie de son sermon.

- Et pourtant - se dit-il, cette fois-ci, par devers lui -, l'avenir appartient à ceux qui se lèvent tôt.

Alors, pour lutter contre les idées reçues, de Dieu ? comme l'or de la prière, à tous ceux qui s'étaient levés tôt et tendaient les mains, il distribua un fascicule intitulé : « *Qui vole un œuf vole un bœuf ?* ».

Mais ceci est un autre conte né dans le métropolitain parisien...

Poème pré-luminaire

Aux lectrices et lecteurs fidèles

Voici quelques années
Dans un premier recueil
Une nouvelle s'était égarée

Comme perdue au milieu des écueils,
De l'amour elle semblait s'éloigner
Elle allait se faner ?

Elle se mit à crier :
À moi, contes !
Deux mots !

Alors
Pour vous réchauffer
Le cœur
Je vous laisse,
Grands et petits,
La découvrir ici,
Ou la redécouvrir.
C'est selon . . .

**L'homme qui aimait les nouvelles, le
théâtre et la publicité,
ou
Il y aura toujours des milliers d'inconnues**

« Quand je veux savoir les dernières nouvelles, je lis Saint Paul »

Léon Bloy

**L'homme qui aimait les nouvelles, le théâtre et la publicité,
ou
Il y aura toujours des milliers d'inconnues**

Il était une fois un homme qui se passionnait pour les nouvelles. Mais, il convient d'être précis, il n'aimait que les nouvelles anciennes, les histoires merveilleuses. Il y avait longtemps qu'il n'écoutait plus les informations modernes, poivre et sel, venues des côtes d'Armor ou d'ailleurs. Ces dernières n'étaient pour lui que biles versées, ou pire, mensonges, calomnies. À défaut de les écouter, il en captait parfois quelques bribes diffusées abondamment sur ce que la langue française contemporaine nomme le petit écran. C'était bien petit en effet d'étaler tous ces corps déchiquetés régulièrement par des armes de plus en plus sophistiquées. Et ce, dans le cadre de cette forme douloureuse de communication qu'était la guerre. Depuis Caïn l'agriculteur, depuis Achille et son étalon fragile, depuis la belle Hélène, les meurtres privés et publics n'en finissaient plus. Comme pour certains véhicules du peuple on prévoyait de nombreuses versions successives des conflits armés. On avait d'abord chanté Malbrough s'en va-t'en guerre. De guerre lasse, on ne savait quand il reviendrait. Puis les golfes clairs avaient été pollués. Peu après, on avait produit la première *Golf*. Bientôt, il y aurait certainement la *Golf Dreams*. Elle rapporterait de nombreuses médailles à ses champions. Dans le répertoire classique de la vie, la guerre rendait un hommage permanent à ses héros tragi-comiques. La grande majorité des nouveaux chefs n'avaient pas assisté à la projection du Dictateur de Chaplin. À priori, ils ne s'intéressaient qu'à la portée politique des projectiles dont les têtes chercheuses brisaient les rêves et aggravaient sans trêve la misère humaine.

Les va-t-en-guerre, depuis leurs boccas aseptisés, avaient la vie dure pour les autres. Ils portaient des masques transparents à chacune de leurs déclarations

publiques, largement diffusées sur les écrans hypnotiques et reprises en boucles infernales sur les réseaux sociaux. Les bombes se vendaient bien. Elles ne leur tombaient jamais sur la tête. Malgré le décalogue, les catalogues présentaient toutes sortes de nouveautés destructrices. Un slogan publicitaire particulièrement efficace précisait au sujet d'une innovation : « c'est une mini bombe mais elle fait un maximum de ménage ». Derrière la barrière de protection numérique que constituait la télévision, on pouvait mentir facilement. D'aucuns s'en donnaient à cœur joie, ils divulguaient, divaguaient, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. D'autres envoyaient des spécialistes aux quatre coins de l'intimité du monde et des hommes afin qu'ils rapportassent des images. Non pas des images comme on en donnait naguère aux enfants des écoles mais plutôt des témoignages, comme ils disaient : « Les images qui vont suivre sont dures, insupportables, mais nous avons pensé (en effet, ils pensaient !) que nous vous devons la vérité ... ». Tels, étaient les commentaires qui assaisonnaient et appâtaient le consommateur moyen de scènes atroces. L'adjectif « moyen » apparaît d'ailleurs un peu faible, on peut parler de joyeux euphémisme. Les capacités d'absorption étaient immenses. Rien n'avait changé. Du pain et des jeux ! S'il vous plaît ! On dégustait son chocolat tandis que les enfants encore éveillés dévoraient leur glace, et tout ça, en famille, face à l'écran. Personne ne songeait que l'écran portait bien son nom. Il faisait « écran » à la vérité, cette sainte croyance toujours victime de la guerre. On vendait déjà du virtuel. Mais les guerres n'étaient pas simulées par ordinateur.

La peur se vendait très bien. L'union rendait les peuples forts, « Tous contre un. » Certains, parmi les plus courageux, brillaient plus que les autres, ils rayonnaient « Un contre tous ! » On était en guerre contre tout. Les voisins ne constituaient plus une cible suffisante, les États entraient

en guerre contre les bactéries, les virus. On eût dit des reproductions à qui mieux mieux du célèbre duel entre Merlin l'Enchanteur et Madame Mim, laquelle n'avait qu'une seule dent mais savait l'opposer à son adversaire.

Revenons, maintenant, sur nos pas, retrouvons celui qui se passionnait pour les vraies nouvelles. Il était, paradoxalement, assis, lui aussi, devant son poste. Il était à son poste. Il attendait la publicité. Il était, non pas friand de cette autre forme de mensonge, inoffensif ? mais de par son métier, il s'y intéressait. Et puis, la publicité était un jeu dont les règles étaient connues. Elle faisait sa part au rêve. Bien sûr, du rêve au cauchemar il n'y avait parfois qu'un demi-pas. Mais quand même, l'homme a un besoin vital de rêver. Ce n'est pas le manque de sommeil qui tue, on peut toujours en faire une cure. C'est le manque de rêve.

Après sa petite rasade de publicités dont il appréciait parfois la qualité visuelle, musicale, il décida de lire une historiette. Il s'attarda encore quelques instants devant le corps merveilleux d'un top-modèle, qui, pour quelques dollars de plus, vantait les mérites sensuels d'un parfum aux accents orientaux. Il mit fin à sa participation passive aux programmes de la septième déchaînée. Puis, avec délices, il se plongea dans la lecture d'un recueil au jardin. Il dévora plusieurs contes modernes. Le rêve et l'imagination, ces formes spécifiques de l'amour, si chères au poète, étaient partout présentes. Son âme assoiffée, son esprit, y trouvaient matière à compensation. Un échange, très court, mais particulièrement animé, entre Hermann Hesse et un poète, rendit notre lecteur à sa méditation habituelle, sa forme préférée de médication. Il avait pris beaucoup de plaisir à suivre paresseusement cette conversation, à portée de main, avec un godin. Elle était drôle et profonde, ironique. Lui-même ne se prenait pas pour un poète. Pourtant, il pouvait réchauffer son cœur avec un soupçon de poésie, ou ranimer la flamme d'une femme sans plus jouer au petit soldat.

Il était, comme tout un chacun, bien souvent ramené vers les souvenirs chaleureux de l'enfance : il revoyait le bon vieux fourneau qui faisait de son mieux, jadis, pour les nourrir et conjurer l'hiver. Il se rappelait le fameux four de Montaigne, pièce ô combien rêvée. Il se promettait de le reproduire lorsqu'il serait plus grand. Alors il s'y réfugierait, comme Michel le Sage. Ou, comme cet autre philosophe, passionné d'Atlas, qui avait écrit un livre fluide, fait de pierre et de feu, truffé de dépêches.

Il avait besoin d'un autre refuge, celui du sourire de l'autre, celui de la femme, éternelle maîtresse de son cœur, embrassée en godinette. Le godin de la fable était ornementé. La décoration n'était-elle qu'un feu de poêle décerné à ceux qui faisaient de la guerre une profession assise ? Godin ou gremlin ? Ou bien, était-elle un aboutissement, un denier du rêve aux couleurs de Marguerite ?

Une jeune fille en fleurs, égarée ? était dans cet avion, assise à ses côtés. Elle était belle ! Elle ne l'était peut-être pas suffisamment puisque, pour la seconde fois depuis peu, elle faisait, elle aussi, appel aux artifices de l'embellissement, en précisant son maquillage. Ou bien, encore et toujours, l'autre au masculin l'attendait-il à l'arrivée ? Le sourire était le rêve. Il était cette promesse prométhéenne de ramener la flamme et le feu dans les cœurs fatigués. Quand la joie manquait, il se précipitait au musée, il musardait au milieu des représentations de la femme. Depuis sa plus tendre enfance, selon l'expression consacrée, la peinture le fascinait, l'écriture aussi. À la photographie, elle ajoutait l'invention, elle était l'imagination. Elle permettait à l'observateur admiratif, au lecteur attentif, de donner libre cours à sa propre fantaisie. Il avait aimé la peinture avant la lecture. Nul n'avait besoin de clés pour pénétrer le monde des couleurs en paysages, des formes de la femme. Encore que, pour la femme, île mystérieuse, il y fallait une clef. Était-ce celle de Saint Pierre ou bien le trousseau du gynécée de ses rêves peint par Ingres dans le *Bain turc* ? Ou bien encore, *le Rêve* du Douanier qu'il avait un jour remarqué

à New York, il était alors à la recherche de ce qu'il ne trouverait jamais en dehors de lui-même. C'étaient là de magnifiques publicités. C'est peut-être pour cette raison qu'on dit aux enfants, quand, après les spots télévisés, ils vont s'endormir : « Fais de beaux rêves ! » C'est à chacun d'entre nous d'apprendre jeune : si on réalise ce que l'on a en soi, alors on ressentira un petit bonheur, peut-être, pendant de courts moments. Mais attention aux soi-disant rêves du poker menteur, ce ne sont que cauchemars déguisés. Il se demandait aussi, parfois, si la crise qui touche les adolescents que nous sommes, encore, et pour longtemps, parce qu'ils veulent savoir et comprendre, n'était pas en cette fin de siècle, rendue plus aiguë par les milliards d'images divulguées aujourd'hui (il en avait fait le compte). À force de ne voir que des représentations synthétiques, on n'est plus capable de créer ses propres peintures de la vie. Trop de lumière nous aveugle, trop de musique nous assourdit (c'est pourquoi il refusait de se rendre à la fête du bruit), trop de perceptions nous privent de nos propres chimères, de nos utopies les plus belles, les plus prometteuses. On n'est pas capable de créer le visage de celle qu'on aimera, plus tard, dès lors qu'on ne regarde plus le sourire enchanteur de cette inconnue qui a croisé notre chemin ce matin. Il avait toujours été attiré par les multiples regards de la femme. Quand sa mémoire les évoquait, malgré lui, il revoyait pêle-mêle la Danaé du Courrège, la Diane au bain de Boucher, la belle Ferronnière, l'incomparable Madame Récamier. La suite de ces traits fins, madones ou frimousses, évoquait celles composées par Bach pour ses violoncelles. Peinture et lecture étaient ses deux formes de communication. La peinture était divine. La lecture, à l'écoute de l'écriture, était humaine ! On peint avant de savoir écrire. Lascaux avait été l'un des premiers échos des savanes préhistoriques. Les peintres initiés du Moyen Âge communiquaient à travers leurs tableaux pour échapper à la censure ou au bûcher. La période classique illustre le Paradis perdu, la luxuriance de la cour du Roi. Enfin, les peintres abstraits du XX^{ème} siècle avaient quitté l'Art pour les sciences, ou, ce qui revenait au même, l'âme pour l'esprit. Ils auraient fait d'excellents publicitaires. Ou bien n'étaient-ils devenus que les fidèles témoins d'un monde déchiré, traumatisé par le bruit des canons et le spectacle permanent des destructions ? Or, s'ils voulaient que l'Homme construît, qu'il cessât de détruire, le peintre, l'écrivain, les artistes, devaient l'expédier sur la Lune, comme l'avaient fait, bien avant la NASA, Cyrano de Bergerac, Jules Verne, et les trois Georges : Wells, Méliès, Hergé.

En ce moment, il se souvenait des mots de Jean Rostand : « *La science a fait de nous des dieux, avant même que nous méritions d'être des hommes* ». Lui, il préférait continuer à nourrir l'imagination malgré la mise en garde à vue de Brentano. Il y avait risque de folie, mais, noblesse y oblige parfois. En tout cas, comme pour la publicité, on était prévenu.

L'homme qui aimait les nouvelles acheva sa lecture. Comme à regret. À portée de vue et de mains, un triste quotidien dormait, déplié. Les nouvelles étaient vieilles, fatiguées. Comme lui, peut-être. Alors, avant de revenir à cette source rafraîchissante, la lecture des Anciens, des Modernes, il dégusta les slogans publicitaires du journal ennuyeux. Ennuyeux n'était pas le mot juste. En effet, outre la publicité, la rubrique de l'homme écrasé, par tous les temps, mais toujours révolté, l'attirait à nouveau. Les anecdotes et autres faits d'hiver ou d'été avaient le mérite, dans leur apparente banalité, de mettre en relief la réalité perdue dans les profondeurs des puits de science et des intellectuels à la mode, les petits chiens affublés de rubans. Ces derniers faisaient beaucoup de bruit pour rien, alors que les plus sages inscrivaient leurs messages sur les lèvres d'une femme. L'Indienne, fille du songe, dit à Outougamiz : « *J'ai dans le jardin de mon père des simples pour guérir tous les arbres* ».

Il avait toujours aimé les annonces de l'ange de l'Amitié. Il raffolait des petits mots d'amour, billets doux de sa prime jeunesse, éclairs, tonnerre de son adolescence, présages portés par Hermès, oracles de la Pythie, paraboles de Jésus. Il acceptait les prédictions des diseuses de bonnes aventures (il excluait les mésaventures), adorait les contes où tout était bien qui finissait bien, les romans, les sonnets, Don Quichotte, Shakespeare, René Char. Il refusait le mensonge romantique, lui préférait la vérité romanesque débusquée par René Girard ou cachée dans les tableaux de Bosch et de Dali. Bien sûr, Hugo, Musset ou Vigny, eux ne mentaient pas. La poésie ne ment jamais. Il appréciait les directions plus prosaïques, dévoilées par les cartes routières lorsqu'il cherchait son chemin, non pas le plus court, mais le plus agréable, celui recommandé par Confucius.

Il aimait la sagesse tardive, les conseils de son père, de ses oncles, de ses amis, ainsi que la tendresse des regards féminins, célestes, furtifs : mère, sœur, femme. Il avait déjà tant couru dans sa tête, à tort et à travers, qu'il se mit à réfléchir sur vitesse et lenteur. Il s'efforçait de suivre l'exemple de Forrest Gump, parfois il avait juste envie de courir, et les conseils de Mama Gump : « *Tu dois mettre le passé derrière toi avant de pouvoir continuer* ».

Il s'était donc pris d'un certain engouement pour les messages publicitaires. Du plus loin qu'il s'en souvînt, là encore, le dessin et la peinture n'étaient pas innocents. Un jeudi après-midi, alors jour des enfants, il avait eu envie de reproduire une réclame dénichée dans un album de Bibi Fricotin et Razibus Zouzou. Elle était simple, drôle. Un peu, comme ce soir où il avait voulu copier, pour lui-même et pour une demoiselle blessée, *la Danse* de Matisse. À l'école, lors d'une composition de dessin en couleurs, celle qu'on enseignait aux enfants, il avait choisi la publicité pour thème. Une ampoule jaune d'or, baptisée Philippine, ressortait brillamment, haut et fort, sur un fond noir, telle une faucille d'or, négligemment jetée pour Ruth dans le champ des étoiles. Sa publicité était un joli panorama mix.

La musique, ou pour parler comme les spécialistes de l'industrie, les jingles, aiguïsaient son goût pour cette communication onirique grand public. L'humour aussi le séduisait. Il fallait faire rire ou pleurer. « *Jean qui rit et Jean qui pleure* », avait rappelé son publicitaire favori lors d'un symposium. Cet homme communicant, doté de la générosité des gens courageux mais aussi de la fragilité attendrissante de ceux qui sont restés des enfants, l'avait convaincu que la bonne publicité montrait les choses de la vie sous un masque souriant. On n'était pas obligé de tout proposer sous l'angle du conflit. Ce que l'on devait conserver de la violence, c'était la force des émotions.

L'époque ne s'y prêtait guère. L'homme de communication était toujours combattu. À chaque fois que l'Ami Jacques voulait exposer ses idées devant un parterre d'intellectuels bien-pensants, il devenait l'homme à abattre. Certes, il n'était pas écrivain, mais il était aussi homme de livres. Et quoi qu'il en fût, il restait un homme communiquant, comme certains vases magiques transportent l'eau de la vie. Grâce à lui, une petite bouteille faisait des bulles à ne plus savoir qu'en vendre. L'ego publicitaire ne gâchait pas la qualité du rire et de la tendresse. Comme chacun sait, ceux qui ne croyaient pas à l'automobile en 1900 sont ceux qui n'avaient pas cru, en 1950, à la réclame et à la publicité. Ce sont toujours les mêmes qui ne croient pas à la communication dans l'espace global, odysseén né en 2001.

L'homme qui aimait les nouvelles n'était certes pas un incondtionnel de la publicité. Il trouvait simplement que, comme la vente, - échange millénaire -, la publicité faisait, depuis toujours, partie intégrante de la vie. Chacun affichait en permanence, quoiqu'il s'en défendît, le boniment de ses propres fruits défendus.

Il parcourait des yeux les annonces en couleur d'un journal. Il y trouvait un lien magique avec les arts, avec La Femme en fait, inspiratrice des peintres, des sculpteurs, des poètes, des écrivains. Il comprenait, depuis peu, cette autre raison, inconsciente, de son attachement à certaines formes de représentations publicitaires, théâtrales, celles qui invitaient une femme dans le simple but de nous charmer. Bref, la publicité l'intéressait parce qu'elle traitait des mythes de la beauté, de la nature, de la jeunesse éternelle, de l'éternel retour. Ce soir-là, inlassablement, il photographia des visages de femmes, des invitations à la danse initiatique. Dans son album, il les classa aux côtés de mannequins, d'icônes célèbres, celles qu'il avait croisées depuis quelques années. Il dépouillait régulièrement les magazines de mode de leurs sirènes. Il fallait bien qu'il lui restât une trace picturale des milliers d'inconnues de sa collection,

imaginaire, plus vaste chaque jour, sans limite. Il y accumulait tous ses souvenirs, mêlés l'un à l'autre, les chimères, la féminité, les adieux, déchirants, dont il avait bien fallu orchestrer la valse. C'est alors qu'il tomba sur la dernière photographie de celle qu'il avait adorée, comme Forrest avait aimé Jenny. Au bas du portrait, il avait écrit un vers de Charles d'Orléans : « Ma seule amour, ma joie et ma maîtresse »

Elle s'était enfuie. La peinture, à nouveau, volait au secours de son verbe défaillant, à l'harmonie difficile, lorsque deux âmes se séparent. Les mots sont pauvres pour dire adieu. La plupart des êtres inhumains sont bien maladroits quand ils s'éloignent. Il faut savoir faire le choix du silence. Elle était partie. Elle avait voulu raconter la fin de l'histoire avant la douleur du partir. Pourtant, il aurait suffi simplement de la lui laisser lire, cette histoire, sans paroles, au fond de ses grands yeux, tout grands ouverts. Le besoin maladif de clarté exclut des futurs insensés, pourtant, si prometteurs parfois, des futurs antérieurs qui préservent l'espoir. Notre homme, incorrigible rêveur, restait debout, son album à la main, à la fois blanc comme les falaises anglaises, et rempli de couleurs, de regards, de souvenirs. La vie s'en repait pour aiguiser les sens de ceux qui aiment. Le classeur retrouva sa place habituelle, virtuelle et réelle. Le journal disparut. La véritable lecture retrouvait toujours ses droits, se dit-il. Il pensa aussitôt qu'il venait d'être bien péremptoire. La vraie lecture, c'était quoi, au juste ? Il y avait tant de déchiffrements possibles dans les journaux, à travers les magazines, les livres, avec ou sans images, avec ou sans imagination. On devait décrypter les pensées des autres, dans leurs yeux. On savait repérer les listes des élus, des reçus, des manquants, des morts à la guerre. On pouvait avoir des goûts éclectiques : poèmes, légendes, chansons, gestes, contes, nouvelles, romans. On recevait parfois des lettres d'amour, des vœux pour une année entière, des faire-part, des missives, des fac-similés, des factures, des feuilles d'impôts, des ordonnances, des lettres d'insultes,

des lettres anonymes, des lettres de créances, des lettres de noblesse. Et tout ça, il fallait le lire ? La lecture pouvait être passive, certains la faisaient à d'autres, à la veillée, au lit. En Angleterre, il y avait des conférences pour tous, et partout, autour des tables, des chevaliers. Les clubs, cercles sans circonférence, oubliaient que la lecture est d'abord un acte solitaire, difficile, enrichissant. Il arrêta là sa liste. Il conclut que la lecture primait sur la télévision. Sans cela, adieu au bonheur de l'imagination, à la sollicitation des cinq à sept sens. Une fois de plus, il se promit de faire campagne sur ce thème lors de sa rentrée universitaire. Il en profiterait pour rappeler qu'il n'y avait aucune liste exhaustive : les quatre « P » du marketing étaient probablement cinq, les cinq sens étaient au moins six et les six continents attendaient désespérément leur septième acolyte disparu. Les sept merveilles n'étaient plus qu'une, ce qui résumait bien dans quel état était le monde. Les sept frères d'Alexis Kivi, eux, par contre, étaient, dans sa mémoire, toujours aussi vivants. Nos huit arrière-grand-pères et grand-mères étaient partis. Les neuf planètes avaient de plus en plus de satellites mais avaient perdu Pluton. Les neuf muses auraient beaucoup d'autres sœurs. On pouvait envisager d'ajouter un ou deux jours de week-end à la semaine et de diminuer le nombre de mois de travail. Cela irait bien dans le sens de la réduction du temps de labeur. On serait de plus en plus oisif. On aurait l'illusion d'une nouvelle liberté, on aurait le droit de s'ennuyer après avoir visité les camps de désirs concentrés. On peut noter qu'une tentative révolutionnaire de calendrier n'était pas venue à bout de celui de Grégoire. Il ne fallait pas se décourager : les hommes aimaient jouer avec les chiffres. Certains sont mnémopathes. Présentement, lui aussi s'amusait avec les symboles. Mais les malheurs de Sophie l'espiègle et les péripéties historiques survenus à Sainte Sophie avaient freiné son enthousiasme. Il était convaincu d'utopie. Il avait aussi une passion pour ce qui s'était passé avant. Pour ce qui viendrait après, il se disait qu'il avait le temps. Il avait même dérivé vers les bancs de poissons de la Préhistoire. En remontant le temps, et le cours des rivières, il faisait des étapes mais pourrait-il s'arrêter ?

C'était comme quand il utilisait certains stylos, il ne cessait plus d'écrire. Il était toujours surpris d'entendre dire que d'aucuns menaient des vies sans histoire. On a tous une histoire, même si l'on n'aime pas faire d'histoires. Dans ce cas, il nous reste la géographie. Mais tout le monde n'aime pas. Les planisphères sont pourtant bien utiles à qui aime les périple, au dehors et au dedans. Oui, les cartes sont magiques. Elles permettent de se promener dans le temps, dans l'espace, dans sa tête. On peut apprendre à lire un atlas ou se faire tirer le tarot. Les mappemondes sont des repères pour les compères du voyage, pour les peintres. Elles sont le domaine de l'énigme, de la couleur. Dans certains jeux, le roi y rencontre la reine, les topographes font des dessins. Le peintre associe, par son harmonie du trait et des couleurs, les personnages et les paysages. Il est le poète de la lumière et des lignes. Il est un éphémère infatigable.

Encore tout enfant, il avait acheté une collection de livres des grands musées. Faute de moyens, elle était restée incomplète. Aujourd'hui, il comprenait que ses premières amours de la peinture, de l'histoire, de la géographie puis celles de la lecture, de l'écriture, de l'anthropologie, avaient une même origine. Il voulait répondre à une nouvelle énigme du Sphinx, comprendre cet animal singulier qu'est l'homme. Mais il n'avait pas envie de saisir la Femme. Il voulait continuer de l'aimer.

Il y aurait toujours des milliers d'inconnues. Les réserves de mystères étaient bien supérieures à celles, prouvées, des hydrocarbures. En outre, si d'aventure on en venait à les épuiser tous, celui de la femme renaîtrait à chaque instant. Ce soir-là à Beyrouth, tout bouillonnait dans sa tête. Il venait d'essayer une autre clef sur la portée de la vie. Il tentait de rapprocher deux conceptions de l'Histoire, celle du bénédictin de Castalie et celle de l'inlassable Furet. Le bénédictin du jeu, et des perles, attachait, avec raison, beaucoup plus d'importance aux grands ordres qui traversaient le temps plutôt qu'aux acteurs passagers de l'Histoire. Cependant, on ne pouvait nier l'influence sur le monde, parfois occulte, des vrais cabotins.

« *Viens voir les comédiens, voir les musiciens, voir les magiciens, qui arrivent ...* » dit la chanson. Dans la Comédie Humaine, on ne voyait que des hommes et des femmes (Que feraient les premiers sans leurs partenaires merveilleuses ?) Dans le théâtre inhumain du grand ordonnateur, si Dieu était le metteur en scène des pièces successives à l'affiche du monde, certains m'as-tu-vu s'octroyaient les rôles principaux, ils imprimaient leur personnalité sur l'action. Mais, le dernier mot appartiendra toujours au philosophe. Michel Serres nous rassure : entre le local et le global, les réseaux seront toujours fluides. Quant au désordre, comme chacun sait, ça n'existe pas, vous n'avez qu'à demander à Baudelaire, baladin inouï. Il arrêta là son délire de mots. Je suis sûr que le lecteur se sentira soulagé.

Il se dit, qu'une fois de plus, c'était Shakespeare qui avait raison. Le monde était un théâtre ce soir. Il relut, avec délices, l'extraordinaire Richard III. Il était cinq heures du matin lorsqu'il referma le livre. Comme l'avait chanté Frère Jacques, les boulangers faisaient leurs bâtards. Il se dit qu'il ne donnerait pas son royaume imaginaire, ni pour un cheval, ni pour tout l'or du monde. À moins que ce ne fut un torrent de tendresse et de communication. Il prit son maillot de bain préféré, celui qui, comme lui, avait beaucoup voyagé, de France en Amérique, et vers toutes les destinations du rêve. Il partit pour la piscine. Elle était fermée. Il avait oublié l'heure matinale. Alors il s'en alla voguer vers d'autres ports. Justement, le café Le Jean-Bart lui ouvrait sa porte. Sa chandelle n'était pas morte. Il entra, commanda un chocolat et deux croissants.

Conte pour adulte et enfant

*« Dans les histoires pour les enfants, les méchants, ils gagnent jamais.
C'est pas comme dans les histoires pour les grands »*

Quentin et Valentin

Conte pour adulte et enfants

Comment raconter une histoire, banale ?
Surtout si c'est une histoire qui finit bien.
La recette est simple. Il suffit qu'elle soit belle.
Et qu'elle soit placée, justement, à la fin d'un recueil.
Comme pour cueillir une fleur.
Et se recueillir.
Après le rire.
Quand il veut chasser l'angoisse.

Si mon histoire faisait naître une larme, ce serait une larme d'amour,
une larme de joie, fécondée par la tendresse. Celle des enfants.

Il était donc une fois un petit garçon. Turbulent. Truculent. Turbo-
train. Tout blond. Petit nez à la retroussette. Quelques taches de dou-
ceur.

Son père collectionnait ses dents de lait.
Au fur et à mesure qu'elles tombaient.
Pour chaque dent il lui donnait un euro.
Un véritable petit conte rémunéré.
N'en déplaise aux établissements bancaires.
Pourtant, à cet âge, les dépôts calcaires étaient minimes.
Ce serait un enfant du nouveau siècle.

- Papa ? tu me lis une histoire ?

Le père lisait alors une fable près de la fontaine lumineuse.
Ils la choisissaient ensemble, avec le petit frère : « le loup et le chien ».
Puis le père s'en allait. En voyage. Comme toujours.

Conte pour adulte et enfants

Bien sûr, il revenait.
Mais il repartait.
Souvent.
Trop tôt. Trop vite.

Un matin. On était lundi. Il faisait encore nuit.

- Papa ? Papa ?

Déjà parti, le père revint sur ses pas. Il venait de refermer la porte.
Il l'ouvrit à nouveau. Où était l'enfant ? Déjà parti ?
Il revint de sa chambre. Avec un dessin. Avec un sourire. Avec un baiser.

- Tiens, papa, c'est pour toi, pour ton voyage. À Bucarest.
Puis il recula. De quelques pas. Puis il lança des baisers. Guidés par ses mains. On apercevait sa denture espacée. Un mini gruyère.
C'était le plus beau petit édenté qu'on eût vu. Pas vraiment paresseux. Puisqu'il s'était levé tôt et qu'il avait fait un dessin. Pour son père.

À l'aéroport de Mevoiciroi, le parent éloigné découvrit le dessin.
Avec émotion.

Le petit prince avait dessiné un mouton à moteur. Avec de la fumée.
Le train était poussé par le vent.
Comme un avion.
Il avait un nez tout rond tout rouge.
Comme un petit clown.
Les rails étaient debout.

Conte pour adulte et enfants

Et puis,
Là- haut,
Tout en haut,
Le petit Quentin,
Puisqu'il s'agit de lui,
Avait suspendu un beau soleil.
Le grand disque dur brillait.
Dans sa mémoire vive, le père accrocha le dessin.
Longtemps, toujours, il le garderait. Aucune manœuvre maladroite
ne pourrait l'effacer de son fichier « Tendresse ». C'était peut-être
ça l'Eternité.

Depuis, le soleil brille encore. Pour au moins quatre milliards et
demi d'années.

Puis le père appela ses petits bonshommes au téléphone :

- Papa, papa ! Tu sais, j'ai une idée. Quand tu rentreras, tu agra-
feras mes dessins et derrière tu écriras une histoire pour aller avec.

Avant de rentrer, le père imagina que Quentin conduisait la locomo-
tive et que son petit frère, Valentin, était dans le wagon.

Quentin voulait écrire un livre. Avec son père. Valentin aussi.
Mais ceci est une autre histoire.

Dessin de Quentin

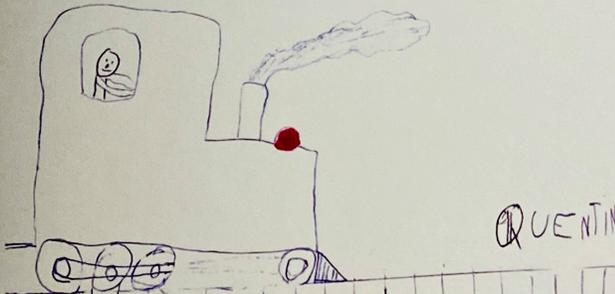
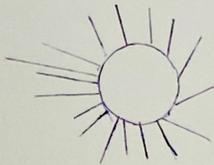


Table des matières

Une vie de chien

Visite au parc anthropologique

Un jour elle se compara à un hippopotame

Comment un écrivain inconnu remporta le prix Edel-Eden ?

Le formulaire de la tendresse

La cage thoracique

Laisse-moi-dormir

Les joyeuses commères du train à grande vitesse

Mon insupportable ne répond plus

Les prescripteurs

Il préférerait le chant du coq au chant du cygne

Poème pré-luminaire

L'homme qui aimait les nouvelles, le théâtre et la publicité

Conte pour adulte et enfants

Dessin de Quentin

Achevé d'imprimer en juillet 2020
par la Sté ACORT Europe
www.cogetefi.com

ISBN : 978-2-36087-003-5
Dépôt légal : juillet 2020

Imprimé en France

Luc Delfosse

Contes pour adultes et enfants

Contes, fables, nouvelles... Satires sociales ?

Les animaux côtoient les hommes. Carnaval de l'Ange ou de la Bête ?

Le chien Canicure est psychanalysé. On met les hommes en cage.

Pépounette se prend pour un hippopotame.

On récompense les écrivains inconnus. On crée un institut de la tendresse.

La belle « Laisse-moi-dormir » bâtit un empire.

Esther-Sarah prend le train. Un portable insupportable fait une fugue.

Les prescripteurs seront-ils vainqueurs ? Un coq rivalise avec un cygne.

Un petit garçon dessine une locomotive...

Luc Delfosse nous invite à méditer de façon non métaphysique : la vie n'est pas cartésienne, elle est romanesque. Il nous invite aussi à rire. Rire et parfois s'attendrir. Rire des autres. Rire de soi-même. Aimer la vie.

Contes pour adultes

www.parfumdelivre.com
www.lucdelfossebooks.com

Couverture : Jean-Marie Lamare, Le Château d'Olhain en hiver (Coll. part.)



ISBN : 978-2-36087-003-5
Prix : 20 €